29me Année. Décembre 1942

Cahiers du Sud

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE

SOMMAIRE

CHRONIQUES

NOTES — COMPTES RENDUS



10, Cours du Vieux-Port
MARSEILLE

11, Rue de Médicis
PARIS - (VI°)

Le N° : 10 fr.

N° 251. 29e Année Décembre 1942

Cahiers du Sud

TOME XIX. — 2me *Semestre* 1942



SAINT JEAN DE LA CROIX

1542-1591

(De la « Nuit Obscure » a la plus claire mystique)

Il existe une terre jaune, embrasée d'un feu qui n'est pas celui du soleil, un feu qui semble naître de cette terre ; sur cette terre s'élève une petite ville qui tremble elle aussi. Par un versant, depuis la plus haute roche, descend un chemin zigzaguant qui borde les anciens remparts intacts, avant de les traverser par une porte, nommée porte de Sanchidrian, aussi romantique que tout ce qui est là. Puis le chemin descend entre de grands ormeaux et passe sur une rivière, une rivière verte et calme, miroir des époques mémorables, enfin il se termine sur une paisible promenade couronnée de roches qui s'élèvent abruptes ; de ces roches jaillit, goutte à goutte, une eau claire qui forme le manteau d'une vierge noire de l'époque de la Reconquête : Fuencisla. Là-haut, sur la plus haute roche, la plus nue, la plus difficile, quatre murs et un petit toit, — avec un cyprès, sans doute postérieur, — défendent contre l'éboulement les deux mètres de terre qui s'y trouvent : c'est la maison de Saint Jean de la Croix, c'est là que vivait le « Saint » tandis qu'on construisait le couvent des Pères Carmes déchaussés qui est sur le versant, auquel il travailla lui-même comme maçon, assemblant les pierres et foulant la chaux ; plus tard il y fut prieur, Et maintenant son corps se trouve dans une petite chapelle de l'église conventuelle, il est contenu

dans un sarcophage marron sans aucune prétention. Deux immenses tableaux lui tiennent compagnie. Sur l'un nous voyons le prophète Elie soulevé au ciel sur un char de feu ; sur l'autre la Vierge, très brune, descend sur le Mont Carmel de l'Asie Mineure où naquit cette très ancienne dévotion. Les gloires du Carmel emplissent ce petit coin de la cité castillane, de la plus haute roche aux bords de la rivière et jusqu'au chemin où il y a une roche entourée d'une barrière, parce que, d'après la tradition, le « Saint » s'y reposait lors de ses allées et venues à la ville où Sainte Thérèse fondait, à la même époque, un couvent de religieuses.

Les gloires du Carmel ! Tous les samedis les frères descendaient au plus profond de l'église; avec leur manteau de laine blanche, leurs têtes d'ivoire pâle, une auréole de cire jaune en main, ils allaient chanter le Salve Regina devant la Vierge, enveloppée elle aussi dans son manteau blanc, qui écoutait, — en leur tendant de très haut le scapulaire, gage du salut, — le chant de cette dévotion ancienne qui vient du prophète Elie menant son char de feu au milieu des nuages. Et après le Salve Regina à la Vierge, c'était la visite à la chapelle blanchie à la chaux où « le Saint » habite, mystérieusement vivant. Car, dans tous ces parages, Saint Jean de la Croix c'était « le Saint » — et le Saint, je l'ai su plus tard, était un poète.

Le Saint d'une ville castillane, tremblante et ardente, le Saint d'une très vieille religion dont le nom est la Poésie, le Saint qui est un poète. Sainte Thérèse, de la religion du Carmel, fut aussi poète, bien qu'il soit impossible de la comparer à Saint Jean de la Croix !... Quelle religion extraordinaire est-ce donc que celle qui produit des saints poètes ? Si Saint Jean de la Croix a écrit en prose ce ne fut que pour commenter la poésie, dont sa prose dépend, déterminé et poussé en quelque sorte par la poésie à son point de jonction avec la religion. Il est poète, absolument et foncièrement poète, et n'est-il pas peut-être l'unique exemple d'un saint si remarquablement poète ? Il existe des saints écrivains, orateurs, penseurs, et même philosophes, mais un poète, poète comme l'est Jean de la Croix, n'est-ce pas un

cas unique ? Quelle religion est-ce donc que cette religion du Carmel qui permet la poésie, qui l'engendre ?

Mais le poète est le « Saint » qui donne la vie à cette cité castillane toute dorée ; il est sorti de cette terre, de l'endroit où, un peu plus haut encore, elle est encore plus désolée, et il est venu se poser sur cette haute roche, au-dessus de la rumeur de la rivière, sous ce ciel limpide, dans cet air subtil : il est venu s'y poser comme un oiseau pour chanter librement, dégagé de tout lien. Comme un oiseau qui établit dans l'air sa demeure mais qui est sorti de la terre brune, et qui est brun comme elle, fait, semble-t-il enfin, de sa substance, de sorte que lorsqu'il chante, pour aussi librement qu'il le fasse, c'est comme si la terre chantait, comme si la terre avait réussi à se défaire de son poids, de la lourdeur qui la retient. Oiseau de cette terre, que chante-t-il, que nous dit-il dans son chant ?

Il serait difficile de le transcrire, car sur cette terre le temps de chanter est passé depuis déjà des siècles et il nous semble étrange que quelqu'un puisse chanter, nous ne nous arrêtons presque pas à écouter ce qu'il dit, cela vient de si loin pour nous !... Comme nous ne sommes plus habitués, non plus, à voir quelqu'un voler sur un air transparent... Il y a longtemps, des décades d'années monotones, que personne ne vole plus, que la terre est devenue définitivement un corps solide et a absorbé en elle tous les événements qui l'ont agitée. Oui, il y a bien longtemps que les gens sont devenus opaques et muets comme le résidu solidifié d'un feu qui les a forgés et qui fut leurs entrailles. La Castille n'est qu'un seul sillon, une même ride sur la terre et sur le front de ses habitants : sillons, empreintes, traces desséchées d'un feu qui l'a enveloppée et qui peu à peu s'est retiré. La terre jaune est une croûte durcie qui couvre des entrailles que l'on pressent de feu, elle est la demeure de ce feu qui s'y est caché. Et sur cette terre cheminent ses gens avec des visages de bois calciné, sans mots ni chansons, comme si quelque chose d'effrayant avait posé un sceau sur leurs lèvres et sur leur cœur. C'est pourquoi ils portent avec eux une solitude aussi transparente que l'air, mais

impénétrable ; une solitude qui nous gagne dès que nous prétendons y pénétrer. La loi de la Castille c'est la solitude, une solitude nue, sans musique ni mots, une solitude muette dans laquelle ne chante aucun oiseau comme cette autre « solitude sonore ». Comment étais-tu, Castille, quand pouvaient sortir de toi des oiseaux qui chantaient, qui entendaient et transmettaient « la musique silencieuse », « la solitude sonore » ? Comment étais-tu lorsqu'un Saint poète — peut-être le plus grand de l'univers — était ton poète et ton Saint ?

Saint Jean de la Croix sort de la vie de l'Espagne, de celle de la Castille, et il est presque difficile de s'en apercevoir à cause de sa transparente universalité. Il faut traverser la transparence de cette universalité pour parvenir à la véritable racine dont elle a dû sortir, il faut parcourir le même chemin qu'elle a dû parcourir dans sa transcendance, « toute science transcendant », pour arriver à saisir la nécessité qui existe sous le plan de son vol hardi ; la nécessité de sa liberté, la substance où a dû s'enflammer cette flamme qui ensuite paraît avoir consumé toute substance.

Nous nous trouvons donc devant deux choses : le vol, la transcendance d'une créature au moyen de la mystique et de la poésie ; et le fait que cette même créature, cette même mystique, cette même poésie, nous servent de clé, de signe non équivoque de la substance qui les a engendrées, de la vie qui les obligea à voler si haut.

Il est difficile de lancer ce regard depuis la culture espagnole car en elle presque tout est racine et le fait même d'une chose qui soit arrivée à plénitude et floraison y est étrange et à peu près unique. Tant de choses sont fanées ou gelées, tant de choses qui, à la manière du thym, ne s'élèvent de terre que par leur parfum, non par leur ligne ! des choses qui demeurent enracinées si étroitement dans la terre que c'est à peine si on les en distingue. Mais Saint Jean de la Croix nous apparaît libre, tout lien défait, c'est une élévation pleinement réalisée, c'est une universalité parfaite et transparente, et il est difficile de voir sa racine malgré l'évidente analogie de son chant et de la terre brune.

Analogie, car sa poésie ne semble nous arriver de personne, d'aucune personne visible, elle semble sortie d'elle-même. Et la voix humaine est restée en arrière, et en arrière la personne même. Que s'est-il passé dans tout cela ? L'existence de Saint Jean de la Croix est une non-existence ; son être, c'est d'être enfin arrivé au non-être.

Et ceci ressort d'autant plus que lui n'aurait jamais chanté la mort, qu'il ne l'aurait pas appelée, pas même évoquée comme le faisait si souvent Sainte Thérèse, que, malgré cela, nous continuons à voir pleinement dans la vie, toujours si présente, et même d'une présence corporelle. Chez Jean de la Croix il advint quelque chose de beaucoup plus grave: il n'eut pas besoin de la mort pour franchir certaines limites, pour « s'en aller ». Et il y est arrivé par deux voies : la première, la mystique ascétique, la vieille dévotion asiatique du Carmel ; la deuxième, la poésie.

Ce qui a été conquis, dans toute sa pureté, par la mystique de Saint Jean de la Croix, est négatif : éliminer, abandonner, séparer. Ascétisme, c'est renoncement. Mais bientôt nous sentons qu'il se passe quelque chose sous la transparence de sa prose si pure, quelque chose qui dénote une grande activité et qui est plus apparente au biologique, au cosmique même, qu'à l'apparence spirituelle. Ce n'est rien de spirituel ni d'intellectuel malgré la mise en œuvre de moyens intellectuels : l'âme s'est dévorée elle-même pour se transformer en une autre substance. Ce que nous trouvons chez Saint Jean de la Croix n'est plus humain à proprement parler, et cependant c'est chez des hommes que cela se passe, c'est là cependant le phénomène de la mystique, aperçu chez Saint Jean de la Croix dans sa plus grande pureté, et nous verrons comment la poésie la rejoint sans la détruire. La mystique, en effet, c'est quelque chose qui se passe à l'intérieur de l'âme, à l'intérieur de ce qui existe naturellement chez un homme, en vertu de quelque chose qui est naturel, en vertu d'autre chose qui lui est extérieur, du moins au sens strict que cela ne fait pas partie de l'âme.

En réalité ce qui arrive dans la mystique n'est d'aucune manière hors de l'humanité, ce n'est pas le fait d'imposteurs ou de déments comme a pu le croi-

re le positivisme. Et pour si extraordinaires que l'on suppose les mystiques dans l'ordre humain, leur grand courant, aussi fécond qu'inextinguible, donne lieu à méditation. Il y a de quoi songer et penser que ce qui arrive dans la mystique est, tout au moins, fondé sur la nature humaine, sur une de ses possibilités essentielles, peut-être sur l'un de ses caractères qui se révèle mieux qu'ailleurs dans la mystique.

La première image suggérée par cette autophagie appartient au monde biologique : la chrysalide qui détruit le cocon, où elle gît ensevelie pour prendre son vol ; qui dévore son propre corps pour le transformer en ailes ; qui a échangé la pesanteur, la masse, contre ce qui fonctionne afin de nous libérer de cette pesanteur assujétissante. Le petit papillon, si libre, est né d'un crime, il s'est échappé difficilement après avoir perforé le mur de sa prison.

Si c'est là la première image, il est clair qu'elle est insuffisante, ou qu'elle nous met en face d'un problème effrayant. La transformation de la chrysalide en papillon a été naturelle et s'est faite à l'intérieur de l'âme humaine en vertu du processus mystique. Est-elle dans l'ordre naturel ? c'est-à-dire, à quelle ligne d'inéluctable nécessité, analogue à celle de l'instinct, correspond-elle ? Dans quels cas, quelles situations, le processus mystique est-il l'unique salut? Quand le moyen de transcendance de Saint Jean (toute science transcendant) est-il le seul possible ?

Ce qui se passe dans l'âme du mystique c'est tout simplement un abandon de la vie ; le mystique ne peut pas continuer à vivre, son unique salut paraît consister à traverser le seuil de la vie ; comment cela est-il possible ? Quel est ce genre de suicide et d'où procède-t-il ?

Car si le mystique ne peut supporter la vie ce n'est pas pour « quelque chose » qui lui arrive spécialement mais pour quelque chose qui est inclus dans la vie même, c'est à cause d'une situation d'existence en définitive. Ce n'est pour « rien » qui lui arrive du dehors, mais du fait de sa vie même, ce n'est pas pour *quelque chose*, mais pour *rien* et pour *tout*.

Et il devient plus facile de dire : le mystique l'est en vertu d'une croyance : il faut gagner la vie

éternelle en consumant la vie terrestre. Mais le fait que cette croyance arrive à avoir une force suffisante pour produire l'autophagie, qu'elle puisse faire que l'âme se dévore si cruellement elle-même, cela semble nous indiquer, de par les voies de son accomplissement, qu'il s'agit d'autre chose. Peut-être est-ce que l'âme n'est pas à son aise dans le monde ; qu'il existe un déséquilibre né de l'amour. Le mystique a été touché par le christianisme qui est tombé sur lui, et alors son amour se tourne vers le Christ, mais il y a aussi des mystiques sans le Christ ; le problème serait peut-être même de savoir comment il existe une mystique chrétienne. La mystique est à elle seule une religion qui est entrée ensuite dans le christianisme, mais la question de la mystique ne coïncide pas avec la question chrétienne.

L'âme de celui qui s'engage dans le mysticisme ne peut rester dans les chemins naturels, pas plus que dans ceux de la connaissance, et pas davantage dans ceux de la poésie. Comment se fait-il que ne lui suffisent aucune de ces trois activités fondamentales de la vie humaine qui sont : connaître, sentir, et pouvoir ? Il ne peut pas avec la puissance, connaître ne lui sert de rien, et sentir ne le soutient pas. Il semble imparfaitement conformé, c'est comme si une partie de lui-même lui faisait défaut, quelque chose qui ne lui permet de s'asseoir sur rien. L'attention est dirigée vers quelque chose qui ne coïncide jamais avec ce qu'on a devant soi, et son amour est épris de ce qui l'enflamme. Mais pourquoi l'amour ?

Il désire s'unir à quelque chose de même nature que lui, c'est comme s'il n'était pas né entier, s'il cherchait ce qui lui manque ; ne le trouvant pas, ne trouvant pas non plus son complément, il se sent sans analogie dans le monde où il cherche. La première chose qui apparaît dans le mystique c'est une solitude sans compagnie possible, une solitude sans pores, une solitude privée de toute communication, qui donne à sa vie un goût de cendre. Ce que cherche le mystique c'est sortir de cette solitude, en la brisant comme la chrysalide brise sa prison ; monade sans fenêtres l'âme humaine du mystique ne peut trouver de solution qu'en dévorant sa prison, sa propre âme. Son immense amour pour le « tout » vient

de ce qu'il ne peut se fixer sur rien parce qu'il n'y a rien qui lui porte de message, que la communication normale avec les êtres et les choses qui sont au monde lui est devenue impossible, que l'âme est demeurée seule et recluse. Il faut qu'elle sorte du puits de sa solitude, même s'il lui en coûte le non-être quand elle aura réussi à en sortir.

Nous voyons donc que le mystique a réalisé une véritable révolution, la seule qui ait jamais abouti. Puisque le mystique devient autre, qu'il est entièrement sorti de lui-même, il a réalisé la plus féconde des destructions, qui est la destruction de soi-même, pour que dans ce désert, ce vide, un autre y fasse sa demeure ; il a suspendu le cours de sa propre existence pour qu'un autre se décide à exister en lui. Et, forcément, dans cette transmutation il y a un espace où il n'y a rien, où c'est le néant absolu. Et Saint Jean prévient et conseille : « N'oubliez pas de prier, et attendez dans le dénuement et le vide, votre Bien ne tardera pas »... « Pour cela il vaut mieux apprendre à réduire les puissances de l'âme au silence, et les rendre muettes pour que Dieu puisse parler ». (La Montée du Mont Carmel.) Et ce moment du néant a trompé d'autres mystiques qui ont cru que c'était la fin dernière et désirée : c'est la mystique du néant, ou nihiliste, qui ne devait pas beaucoup tarder à resurgir en Espagne, après Saint Jean, avec Michel de Molinos : c'est la mystique de ceux qui ne cherchent que la quiétude, l'apaisement. La destruction y a un sens distinct, contraire en réalité.

Ce qui palpite au fond de la mystique de la création de Saint Jean c'est une voracité qui nous a rappelé la chrysalide qui dévore son cocon, qui mange son enveloppe ; faim d'exister, soif de vie. Voracité qui transposée sur le plan humain est amour, faim irrésistible d'exister, d'avoir « présence et forme », le désir inextinguible de présence et de forme manque dans le culte du néant de Michel de Molinos, et chez lui la voracité n'est que l'amour de la mort, une tendance à la destruction finale, un dégoût mortel de l'existence. La destruction y est réellement destruction ; la chrysalide mange le cocon, parce que le cocon, l'âme humaine, n'est pas en repos, parce qu'elle porte en elle le germe de sa transformation ;

s'il n'en était pas ainsi, si la vie humaine pouvait s'arrêter à elle-même, le mystique du néant ne la dévorerait pas ; il y demeurerait comme dans un linceul.

La destruction que nous voyons chez Saint Jean de la Croix est de plain pied dans l'essence de la création. Création qui va même au-delà de la morale. La mystique du néant n'arrive pas à la morale; celle de Saint Jean de la Croix la traverse, la consume, car, comme toute véritable création elle ne peut se servir d'une mesure déjà forgée, d'un canon qui lui indique sa portée, qui la limite. La morale arrive à être la deuxième enveloppe après la psychique, que la mystique de Saint Jean dévore dans la voracité de son amour, puisque « tout ce qui se fait par amour se fait au-delà du bien et du mal », d'après Nietzsche cet autre grand amoureux.

Comme toute véritable création elle se sert de la mécanique qui est à sa portée. L'âme n'est qu'un ensemble de ressorts qui peuvent être employés autrement que comme ils nous ont été donnés, qui peuvent être transformés en instruments d'une finalité. Telle qu'elle nous est donnée notre âme ne s'élance vers rien ; sans le feu de l'amour son mouvement serait circulaire, elle n'aurait pas de route ouverte devant elle. Pour qu'elle trouve un chemin il faut *la suspendre*, la soulever par le feu comme il arriva au père Elie.

Et ce feu commence par une action dissociatrice qui est la racine même de tout acte créateur. Dissociation qui ne détruit pas, qui se limite à produire une indétermination semblable au chaos. C'est une petite flamme, une langue de feu, qui fond les points de soudure de l'âme et libère les « puissances ». Ensuite les puissances elles-mêmes seront consumées « d'une flamme qui consume sans causer de peine ». La destruction de l'âme s'accomplit mais non pour s'arrêter à la morale qui, enfin, n'est qu'une norme externe, une forme enveloppante, limitatrice et harmonisatrice des passions. La morale reste en arrière quand la destruction de l'âme a été réalisée, puisque la morale sert à régulariser les actions, les fonctionnements de notre âme. Mais l'amour, la voracité du mystique n'en a pas besoin pour ce qu'il cherche..

Le psychique étant consumé, le moral aussi, l'âme du mystique reste vide, dans l'obscurité et le silence. Alors ne vit plus que la voracité amoureuse qui peut sortir « sans être vue ». Où va-t-elle ? Il semble que la mort seule serait le but de ce départ, mais il n'en est pas ainsi. Bien que cela paraisse impossible il existe un milieu entre la vie et la mort. Saint Jean nous montre qu'on peut avoir cessé de vivre sans être tombé dans la mort, qu'il y a un royaume au-delà de cette vie immédiate, une autre vie en ce monde où l'on goûte la réalité la plus secrète des choses. Ce n'est pas un abandon de la réalité, mais une entrée en elle, une pénétration « entrons plus avant dans le fourré ». C'est pourquoi ce n'est pas le néant, le vide, qui attend le petit papillon à la sortie, ce n'est pas la mort non plus, mais la poésie où se trouvent dans leur présence complète toutes les choses « les montagnes, les vallées solitaires et ombreuses, les îles étrangères, les fleuves sonores, le sifflement des brises amoureuses. La nuit calme comme les levers de l'aurore, la musique silencieuse, la solitude sonore ». Tout, tout est présent et odorant, comme tout frais sorti des mains du Créateur.

On ne peut attribuer au hasard, bien que ce soit par le plus heureux des hasards que Saint Jean ait été un poète, le motif de cette merveilleuse unité de poésie, de pensée, et de religion, unité qui affecte plus que tout la poésie, car c'est elle qui depuis toujours suit son chemin dans la plus grande solitude. Et d'ailleurs nous oserons affirmer que la figure de Saint Jean a une portée plus grande encore pour la poésie que pour la mystique.

Parce que si la mystique apparaît avec une forme parfaite chez notre Saint poète, on ne peut pas dire qu'il en présente un cas spécial. Son originalité consiste à parcourir avec une transparente perfection le chemin de la mystique que nous pourrions appeler de la création pour la distinguer de la mystique du néant ou nihiliste. C'est un exemple de claire mystique. Et forcément une mystique si claire devait arriver à une unité parfaite d'amour et de connaissance. Unité, qui, traditionnellement, n'a d'autre nom que celui d'objectivité.

La destruction a laissé l'âme transformée en un désert. Elle n'a été réalisée que par la terrible voracité de l'amour. L'amour a été l'agent de destruction ; il a dévoré littéralement tout ce qui l'entourait et qui n'était pas l'objet de son désir, il a consumé tout ce qui le séparait de son aliment afin d'arriver à le trouver.

Mais cet aliment ne consiste pas en quelque chose qui puisse être dévoré, consumé ; c'est justement pour cela que c'est objet de l'amour, parce que jamais épuisable, parce que tandis qu'on le dévore il continue à exister intégralement, parce qu'il résiste tout en se donnant, parce qu'il est inépuisable qu'il EST. L'objet de l'amour diffère de l'objet du désir : c'est quelque chose que la possession ne détruit pas. C'est pourquoi l'amour est capable de tout détruire pour l'atteindre, pour atteindre ce qui ne pourra jamais être détruit. Le désir, par contre, se dirige vers ce qu'on peut appeler proprement objet, parce que ne subsistant pas après avoir été atteint, une chose totalement consumée, non transcendante.

Et cette parfaite objectivité de l'amour est clairement exprimée dans Saint Jean, et ce n'est pas par hasard « Oh, source cristalline ! — si sur ta face argentée — se formaient soudain — les yeux désirés — que je porte dessinés dans mes entrailles ! » Parfaite objectivité de l'amour, qui l'est aussi de la poésie, puisque la liaison de la poésie et de la mystique se fait précisément ici : étant une mystique claire elle nous donne la présence parfaite de son objet qui se montre à nous poétiquement. Cela pourrait être la définition de la poésie, puisqu'il n'y a pas de poésie tant qu'il n'y a pas quelque chose de dessiné dans les entrailles.

De même, l'idée, le concept, la connaissance, quand elle parvient à l'objectivité est un dessin de la chose, de l'être ; mais dans l'esprit, non dans les entrailles. La poésie, par contre, a toujours été chose de la chair, de la chair la plus humble : les entrailles ; mais dans une relation, un commerce avec quelque chose situé hors des entrailles, comme ce que l'on connaît est hors de l'esprit. L'aberration, la caricature de la poésie, — qui existe comme de tout ce qui est noble, — a cru que les entrailles devaient s'ex-

primer elles-mêmes, qu'elles devaient crier, se manifester dans leur paroxysme, et la poésie devint cette chose grossière, cette grossière manifestation de ce qui ne peut arriver à la parole, qui reste cri, gémissement, l'inavouable en somme. Et ceux qui font cela (il nous est pénible d'avouer que ce sont le plus souvent des « poétesses ») ne tiennent pas compte que ce n'est pas eux qu'ils dégradent, mais la parole, le « logos » qui nous a été donné pour de plus nobles fins, puisqu'il y a des choses qui ne peuvent *être dites*.

Et Saint Jean nous dit : « ...que je porte dessinés dans mes entrailles... », les yeux, ce qu'il y a de plus spirituel et de plus personnel à la fois, regardent, quand ils sont les yeux désirés, jusqu'aux entrailles où ils restent gravés. C'est l'accomplissement de l'objectivité. L'intériorité la plus obscure et la plus profonde n'existe plus que comme le lieu où l'objet est dessiné par son propre regard, par sa lumière.

La voracité de l'amour a été calmée pour l'instant, à une première étape, car il possède la copie mais non l'objet lui-même : « Découvre ta présence — et que ta vue et ta beauté me tuent — songe que la peine d'amour ne se guérit — que par la présence et la figure... » La voracité amoureuse, la faim de présence et figure réelle, « matérielle », — osons le mot — caractérise l'amour, le distingue de la simple faim de savoir scientifique. L'amour ne se repose que dans la réalité, mais la réalité qui a une figure. Et c'est par le fait de s'appliquer seulement à la figure que l'amour sert la connaissance, c'est par cela même qu'il est capable de forger l'idée.

On a longuement parlé de la relation entre l'amour et la connaissance. Platon et Aristote nous ont laissé le thème sur lequel on est beaucoup revenu. Et l'amour platonique, si mal compris, si recouvert de vernis pseudo-romantiques, nous apparaît dans toute sa plénitude chez Saint Jean de la Croix. L'amour qui n'a pas de repos, qui presse l'entendement de lui livrer présence et figure, et de là vient que l'entendement l'atteint seulement comme il peut: idéalement. Et l'amour ne peut se donner pour satisfait ainsi : « Finis de te donner vraiment — ne cherche plus à m'envoyer — dorénavant de messager —

ils ne savent pas répondre à mes désirs ». Sans l'exigence de l'amour, l'esprit ne serait jamais arrivé à forger l'idée, la possession de la présence et de la figure de seule façon qu'elle peut l'atteindre. L'objectivité n'est pas possible sans l'amour, et il se peut que de la part de l'homme elle ne soit pas autre chose.

C'est pourquoi la destruction nécessaire à la naissance de l'idée n'est pas aussi douloureuse que celle qu'a réalisée le mystique, parce qu'elle n'est pas aussi profonde. Et pour une autre raison encore : parce qu'elle profite de la destruction ascétique réalisée par l'amour. Elle arrive pour la couronner. Et ce que l'on voit comme un processus mental n'est que la surface d'un processus beaucoup plus profond, dans lequel l'amour a eu sa part en séparant l'instinct de la passion. Et ainsi, dans des âmes comme celle de Saint Jean la connaissance est chose bien facile et qui arrive presque sans être cherchée : sans doute n'a-t-il eu guère besoin de brûler ses yeux à compulser des livres, n'a-t-il eu guère à batailler pour que son entendement acquière les notions qu'il manie avec une telle subtilité. Le processus précédant l'entendement avait été si complet que la connaissance venait par surcroît, comme un don gratuit. Ce qui a un rapport avec la sorte de savoir qu'a un certain type d'espagnol, type assez fréquent, contemplatif, ascète à sa manière qui déclare « tout savoir d'instinct ».

Le chemin du philosophe est presque inverse ; son effort est différent. Il ne réalise aucune réduction préalable. Il ne part pas « sa maison étant enfin en paix », mais il part avec tout ce qui est éveillé en lui : passions, désirs, instincts... Et bien que tout cela soit imprégné d'une faim de savoir, c'est en même temps, dans le processus même de sa philosophie que tout cela se satisfait. De là la difficulté de la philosophie qui ne repose pas proprement sur la théorie, mais seulement sur ce qui nous en sépare ; sur ce qui doit se passer en nous pour que la connaissance objective puisse être réalisée.

Et si la connaissance fut si facile à Saint Jean la poésie paraît naître en lui avec le naturel de l'eau au dégel. Elle est simplement le résultat de son ascé-

tique. N'est-ce pas parce que la poésie est toujours unie à une mystique, parce que, d'une certaine manière, elle est toujours elle-même une mystique ?

La poésie naît, comme la connaissance, de l'*étonnement* mais pas de la violence. Ceux qui se sont étonnés des choses — des apparences — et n'ont pas voulu s'en séparer, pour partir à la recherche de l'être caché, ont été des poètes. Mais il faut dire aussi qu'ils ne se contentèrent pas non plus des apparences, car, en réalité, ce que la Philosophie appelle dédaigneusement « apparences », cela n'existe pas. Personne ne voit ni n'aime des apparences, et s'il est parfois nécessaire de le dire en face de ceux qui les dédaignent ce n'est que pour cela : parce qu'ils les dédaignent, mais en toute rigueur, ce qu'il faudrait dire c'est qu'il n'y en a pas. Pas plus que n'existe à l'état pur la « matière ou la « chair » ; tout ce qui vit accroché à elles est aussi accroché à quelque chose de plus que ce qu'ont voulu désigner ceux qui les ont abandonnées. Il s'agit uniquement d'approfondir par une voie différente, ou, si l'on veut, d'approfondir sans renoncer à rien.

Saint Jean renonça, certes, mais non par la voie de la philosophie. Ce fut l'amour qui l'épura pour qu'il renonce. Ici la violence ne tira pas son origine de la puissance, de la volonté désirant le pouvoir, comme nous soupçonnons que cela est arrivé pour la connaissance philosophique, en vertu de quelques forts indices. Et c'est là peut-être qu'est la différence. Toujours, quand on est arraché à l'étonnement primitif par une violence, qui ne recherche pas la puissance, on arrive à la poésie et non à la connaissance rationnelle. Et ainsi, l'unité dont rêve le philosophe ne s'obtient que dans la poésie. La poésie est *tout ;* la pensée scinde la personne tandis que le poète est toujours *un.* De là l'angoisse indicible et aussi la force, la *légitimité* de la poésie.

Est-il étonnant que l'amour ait toujours préféré le chemin poétique au chemin philosophique ? C'est ainsi que cela s'est passé sauf de rares exceptions. Suivre le chemin aride et escarpé de la philosophie, guidé seulement par l'amour, seuls les mystiques de la raison ont pu le réaliser, ceux qui ont cru que la raison était le fond dernier de tout, ceux qui ont re-

vêtu leur vieille croyance en la divinité de la forme rationnelle. Par exemple Spinoza, le philosophe hollandais.

La différence entre Saint Jean et Spinoza consiste seulement en ce que Saint Jean, plus près de la vie, la retrouva ensuite transformée en poésie. Spinoza transforma d'abord la vie en raison, la réduisit à la raison, et sa poésie est dans la transformation qu'il a pu réaliser avec tant de transparence, avec un feu si caché. Si nous comparons la technique d'annulation des puissances de l'âme exposée par Saint Jean dans « la Montée du Mont Carmel » et la réduction des passions exposée par Spinoza dans le livre IV de son Ethique nous trouverons le même processus. Et la même finalité : transformer l'âme en cristal de roche ; invulnérable comme lui, transparente comme lui.

Saint Jean réduit toute l'affectivité, la mémoire et l'entendement au seul amour de Dieu; et «l'union» une fois obtenue c'est Lui qui agit à l'intérieur de l'âme de telle sorte que toute préoccupation sera désormais inutile : « Et ainsi, ordinairement, les premiers mouvements des puissances de l'âme sont en quelque sorte divins et il n'y a pas de quoi s'étonner qu'ils le soient puisqu'elles sont transformées en être divin. »

Maintenant c'est Dieu qui agit et tout ce que fait l'âme est alors parfait. Il insiste sur l'oubli, l'oubli de tout puisque Dieu agira pour ce qu'il sera utile de rappeler. Et cette insistance à propos de l'oubli est émouvante ; elle est commune à tous les amoureux cette incapacité à s'occuper de ce qui est étranger à l'amour, cette insouciance qui touche au manque de charité. Et c'est que « personne ne désire conserver son être à cause d'autre chose », parce que « l'effort par lequel chaque chose s'efforce de persévérer en son être est défini par la seule essence de la chose elle-même » et « l'essence de l'âme consiste à connaître d'une connaissance qui embrasse celle de Dieu ». C'est ainsi que s'exprime Spinoza à propos du même absolutisme de l'amour, d'un amour pour un objet en lequel nous sommes transformés, qui est notre propre essence.

C'est pourquoi Saint Jean n'appelle pas la mort

qu'il nomme à peine et qu'il ne sent pas non plus comme une barrière à son amour. La vie, ainsi réduite, lui est à peine un obstacle. Spinoza dit : « Un homme libre ne pense à rien moins qu'à la mort ; et sa sagesse n'est pas une méditation sur la mort mais sur la vie ». Il faut avouer que si elles ne doivent pas recourir à la mort comme terme de l'accomplissement de leur amour, la pensée, la raison, ont quelque chose à y voir, puisque, en vérité, la pensée rationnelle c'est en quelque sorte anticiper sur la mort pour la réaliser dans la vie.

Car tous deux en arrivèrent à ne pas désirer, à posséder entièrement, à se reposer. Ils réalisèrent l'unité de la vie et de la connaissance. « Les yeux de mon aimé que je porte dessinés dans mes entrailles ». Quand cela se produit il a été nécessaire de subir d'abord une transformation cruelle, d'avoir souffert l'effroyable soif qui n'est guérie que par la présence et la figure. Mais plus heureux, quant à l'unité, que les simples philosophes, ils réalisèrent leur transformation en la figure qu'ils adoraient ; ils réalisèrent, en somme, l'objectivité.

Mais cet amour, cette mystique, cette religion de la poésie, est-ce chrétien ? Pour Spinoza il est clair qu'il n'y a pas même lieu de poser la question, mais pour Saint Jean, un saint de l'Eglise Catholique, un mystique de sa plus pure orthodoxie, la question doit forcément se poser. Et elle se pose chargée d'un grave doute : le manque de charité, si nous entendons par charité l'amour qui nous unit au prochain, à notre semblable. Chez Saint Jean existent seuls l'âme et son époux ; le prochain ne semble pas exister, il semble être resté dans « le monde » ; Saint Jean ne semble pas avoir de frère. L'amour de Dieu est un amour absorbant, qui ne laisse de place pour rien ni pour personne, pas même pour la morale, et c'est là son meilleur christianisme : il a traversé, consumé la morale, il n'est pas le moins du monde moraliste.

Mais, où est donc ton frère ? pourrions-nous dire à Saint Jean, et il est clair qu'il répondrait, qu'il répond bien : « tout s'est tu et je suis resté — ayant laissé tous mes soucis — oublié entre les lis ».

Ayant laissé mes soucis, mon frère, ayant oublié mon prochain, et qui pourrait le lui reprocher ?

Spinoza, lui aussi, nous enseigne que les hommes ne peuvent être d'accord tandis qu'ils sont soumis aux forces des passions et ils n'arrivent à la communauté que lorsqu'ils entrent dans la raison. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de communication directe d'homme à homme tant qu'ils sont des individus, mais seulement communauté, communication par l'analogie de la raison qui peut les embrasser tous. Il y a *tous,* il y a unité mais non interindividualité. Tandis que nous sommes dans la vie immédiate des passions elles nous séparent et quand nous les avons réduites nous ne sommes plus proprement que l'essence qui embrasse l'essence de Dieu... nous nous sommes transformés en être divin et là il n'y a plus ni *moi,* ni *toi.* En Dieu non plus il n'y a pas de frère.

La charité, la fraternité, est, à cette lumière, quelque chose comme une fraternité qui ne pourrait exister qu'entre militants, entre pélerins, entre gens qui ont commencé à sortir de la prison des passions et qui ne sont pas parvenus à la transformation désirée. Mais rien de cela ne nous dit si Saint Jean, membre de l'Eglise, restaurateur de la perfection d'une ancienne religion, dut penser à son prochain et s'il dédie à ses frères déchaux « la Montée du Mont Carmel », le pèlerinage, parce que ce n'est qu'alors qu'il peut être avec eux. En arrivant au sommet « il laissera ses soucis ».

Mais, on est forcé de le dire, par ces considérations, si claires d'autre part, ne s'affirme pas la conviction de son christianisme. Le char de feu sur lequel le Prophète Elie est porté au ciel paraît être ici au premier plan, plutôt que la croix elle-même. Le char du feu de l'amour qui soulève vers les hauteurs... La religion du Carmel, de la poésie.

La religion de la poésie, qui est aussi la religion du verbe incarné, d'un logos qui a réussi à se réaliser, d'une idée ou d'un regard qui a trouvé des entrailles où se dessiner.

Et ce fut en Castille que cette religion atteignit sa perfection la plus haute ; ce furent deux de ses plus illustres enfants qui restaurèrent au temps des réformes sa perfection primitive. Ce fut dans son

air clair que de telles créatures trouvèrent leur lumière et leur climat ; ce fut dans sa solitude qu'ils trouvèrent leur demeure.

Quelle relation peut-il y avoir entre la subtilité de l'air castillan, qui laisse se dessiner si nettement et si fidèlement le profil des choses, et cette transparence de l'âme qui permet une si claire mystique ? Quelle relation entre la manière résolue, objective, de se donner à la puissance humaine, qu'eut l'âme castillane quand ce fut l'heure, et cet amour tellement sans réserves, ce feu d'où émane tant de lumière ? Nous ne savons pas, mais ce qui est certain c'est que, si l'on examine, un à un, tous les fruits de la terre castillane, on trouve toujours le même caractère : une transparence humaine qui permet l'objectivité et un feu, une voracité amoureuse qui la force à se donner. Une violence employée à poursuivre « la présence et la figure », des entrailles qui se sont offertes pour qu'on y dessine... Cela eut lieu à son heure historique, à son heure de grâce.

Aujourd'hui le paysage doit être le même : la petite ville doit trembler, éclairée par des tours dorées et de très hauts peupliers, le fleuve doit continuer à passer calmement sur la promenade, calmement, paisiblement. L'eau très pure doit toujours former le manteau de la petite Vierge noire, et au milieu des rochers les plus pelés, les plus hauts, les plus désolés, il doit y avoir la grotte de la « nuit obscure ». Et dans la nuit on doit entendre encore, par la vertu des hautes étoiles et du calme de la terre « la musique silencieuse » et « la solitude sonore ». Qu'y manque-t-il pour que de nouveau quelqu'un les y recueille ? Pourquoi, Saint Jean, la Castille ne retrouve-t-elle pas son objectivité ?

Maria ZAMBRANO.

Traduit de « SUR » par Suzanne Brau.

ET NUNC

ÉPREUVE DU FEU

La lune, le pillage, le cri froid des corneilles
le temps désemparé dont la source est tarie,
l'arbre sec, l'œil éteint d'un empire endormi,
le doux nom de la France mangé par les abeilles.

Paris sur la corniche extrême du couchant,
toutes les villes dont la couleur est de muraille,
les mains froides du soir, le petit jour en sang,
l'adversaire qui rompt comme un pain la bataille,

le domaine des morts fluide aux mains des
[soldats,
la cage du silence ouverte sans savoir,
l'amour au poing fermé, le monde au ventre plat
le vieux banc disparu où Dieu venait s'asseoir,

les routes claironnant les pas du voyageur,
le tombeau découvert sur un roi de verdure,
les ondées de minuit, le silence des pleurs,
un filet de guerre qui, dans les herbes, murmure,

un genou replié sur un corps déjà froid,
le malheur qui met bas le masque, le réveil,
l'aube au vieux cœur de pierre, l'épopée du soleil
et notre corps raidi comme une épée de choix,

Voici notre pays à la gorge serrée,
le hasard d'un ami dont les mains sont si fraîches,
voici le bœuf mourant et le vent de la crèche
et l'Ombre ranimée dans le dernier fossé.

DORMEZ-VOUS ?

Réveillez-vous, le froid est déjà à nos portes
et la lune se ferme comme une bouche morte.

Réveillez-vous, à votre porte on a posé
une épée comme un enfant abandonné.

Réveillez-vous, la mort est déjà à cheval
on entend son galop dans l'écho du journal.

Réveillez-vous, hommes au gant d'acier
la nuit fait ses adieux au fond de la vallée.

Réveillez-vous, c'est moi fantôme des radios
je vous prête ma voix qui frappe dans le dos.

Réveillez-vous c'est l'heure où les lions vont boire
l'heure aiguë se referme en ses ailes d'ivoire.

Réveillez-vous, l'échelle est prête sur le mur
et la lune se lève au fond de vos armures.

Réveillez-vous vieille colère des fagots
chienne mal réveillée qui tire sur l'anneau.

Réveillez-vous, rage énorme des armoires
tremblement du plancher, bruits légers de l'es-
[poir

Réveillez-vous Seigneur ou vous serez mangé
Mon Dieu qui m'éclairez jusqu'au bout de l'allée.

REQUIESCAT IN PACE

La paix grasse dans le monde
la paix ronflant dans la nuit,
le va et vient de son monde
la langue épaisse du vent.

On la prend toute endormie
ses cheveux luisent en plein ciel
mais son épée est si frêle
qu'elle frappe avec l'étui.

Paix ronde comme une lune,
monnaie de jour et de nuit,
tu chavires d'une plume
tes sanglots nous ont pâlis.

Paix fainéante, mains si molles
patience comme un fruit trop mûr
qui portera ta blessure
quand tu hausses les épaules ?

Jean Cayrol.

REFLEXIONS A PROPOS DE LA THEORIE DES QUANTA (1)

Deux notions ont mis un abîme entre ce que l'on entendait par science depuis la Grèce antique et ce que l'on entend aujourd'hui sous ce nom ; ces notions sont celles de relativité et de quanta. La première a fait beaucoup de bruit dans le grand public ; le nom de la seconde y est à peine connu. Toutes deux datent du début de ce siècle, et furent subversives de la même manière, à savoir en introduisant dans la science une contradiction acceptée et affirmée.

En ce qui concerne la relativité, il ne s'agit pas ici de la relativité généralisée, qui consiste à étendre à tous les mouvements possibles la notion de relativité que la mécanique classique n'appliquait qu'aux mouvements rectilignes et uniformes ; idée certainement propre au moins à fournir des thèmes de réflexion extrêmement féconds. Il s'agit de la relativité restreinte, fort mal nommée, car elle n'a guère de rapport avec la notion de relativité du mouvement. C'est une théorie fort simple dès qu'on renonce à la comprendre. D'une part, les travaux de Copernic, Képler, Galilée, Newton, ont amené à attribuer certains mouvements à la terre et aux différents corps célestes ; d'autre part, une série d'expériences a abouti à une certaine mesure de la vitesse de la lumière ; enfin certaines expériences de la fin du XIXe siècle firent regarder la vitesse de la lumière comme constante dans toutes les directions. Ces résultats sont contradictoires ; une vitesse finie ne peut pas être constante dans toutes les directions si on la me-

(1) Max Planck, Initiations à la physique. Flammarion, 1941. On ne peut s'empêcher de signaler ici certaines négligences dans l'édition : aucune date n'est indiquée, et les formules algébriques mises en note sont pleines de fautes d'impression.)

sure à partir d'un système qui se trouve lui-même en mouvement dans une certaine direction. Néanmoins Einstein traduisit en formules algébriques ces conclusions inconciliables entre elles, combina les formules comme si elles pouvaient être vraies en même temps et en tira des équations. Il se trouve que dans ces équations la lettre qui représente le temps et chacune de celles qui correspondent aux trois coordonnées de l'espace figurent d'une manière symétrique. La traduction de ces équations en langage vulgaire a produit les paradoxes qui ont procuré à Einstein une renommée d'assez mauvais aloi, tel que celui du temps regardé comme une quatrième dimension.

Le paradoxe des quanta n'est pas moins violent, il l'est peut-être davantage, quoique moins frappant au premier abord ; de plus, il est antérieur en date. La théorie des quanta, dont Planck est le premier auteur, et qui constitue aujourd'hui encore la préoccupation principale des physiciens, porte sur la notion centrale de la science, la notion d'énergie. Elle consiste à considérer l'énergie, ou bien l'action, produit de l'énergie par le temps, comme une grandeur qui varie d'une manière discontinue, par bonds successifs, et ces bonds sont ce qu'on nomme les quanta. Or tout l'effort de la science, depuis Galilée, a consisté à ramener tous les phénomènes sans exception à des changements dans les rapports d'espace et de temps, à n'admettre comme facteurs variables que les distances, les vitesses et les accélérations ; l'espace et le temps ne peuvent pas se représenter autrement que comme des grandeurs continues ; et l'énergie est précisément la notion au moyen de laquelle on ramène tout à l'espace et au temps. Si je suis à deux kilomètres d'un lieu, et qu'après avoir marché je ne me trouve plus qu'à un kilomètre, quelque chemin que j'aie pris, quelques détours que j'aie pu faire, j'ai passé par toutes les distances intermédiaires entre deux kilomètres et un kilomètre, sans aucune exception. On peut mettre en doute cette proposition, comme n'importe quelle autre, mais il est impossible de se représenter la proposition contraire. Or la science concerne les phénomènes, et par suite, contrairement à la pensée métaphysique ou mystique, se trouve au niveau de la représentation, ou immé-

diatement au-dessus ; une explication scientifique qui n'est aucunement représentable est vide de signification.

On peut se convaincre en ouvrant n'importe quel manuel que la notion d'énergie dérive de la notion de travail et s'y ramène, et que le travail se définit par l'élévation d'un certain poids à une certaine hauteur. Dire qu'il y a différence d'énergie entre tel et tel état d'un système, c'est dire qu'on peut se représenter une transformation où d'une part le système passerait de l'un à l'autre état, et où en contrepartie tel poids monterait ou descendrait de telle hauteur.

Dès la première étude des phénomènes mécaniques, on y trouva un invariant défini par le produit conventionnel d'une force et d'une distance. Archimède a fondé la mécanique en démontrant qu'une balance symétrique reste en équilibre si, d'un côté du point d'appui, on modifie le poids tout en le changeant de place, à condition que le produit du poids par la distance au point d'appui reste invariable. Galilée montra qu'une bille étant successivement lâchée d'une même hauteur sur des plans d'inclinaisons différentes, le produit de la distance qu'elle parcourt par la force qui la pousse est chaque fois le même. Il posa comme loi générale de l'équilibre que lorsque deux corps, entraînés chacun par une force, sont maintenus en repos par leur liaison mutuelle, les produits respectifs de la force et de la distance qui serait parcourue sans cette liaison sont égaux. Il fit voir, et Descartes après lui, qu'un tel produit est aussi la clef des machines simples, lesquelles, bien qu'elles épargnent de la peine aux hommes, ne changent jamais, en aucun cas, le produit de la force à vaincre par le déplacement à accomplir. Au reste la balance, sous le nom de levier, est une machine simple, et de même le plan incliné lorsqu'on y fait monter un poids.

Plus tard, on se servit de ce même produit comme clef de tous les phénomènes de dynamique, sous le nom d'énergie cinétique ou de force vive. La formule du mouvement uniformément accéléré ou retardé montre que lorsqu'une bille, roulant à vitesse

uniforme sur un plan horizontal, rencontre un plan incliné et monte à une certaine hauteur, le travail ainsi accompli, c'est à dire le produit de cette hauteur par le poids de la bille, est égal au demi-produit de sa masse par le carré de la vitese avec laquelle elle roulait sur le plan horizontal. Ainsi l'énergie cinétique d'un corps en mouvement, autrement dit ce demi-produit, est le travail que ce corps peut accomplir, dans certaines conditions, grâce à sa seule vitesse. L'énergie potentielle est le travail qu'un corps peut accomplir, grâce à sa seule position, au moyen d'une impulsion infiniment petite, comme lorsqu'une bille se trouve sur une table ; le théorème de la conservation de l'énergie pose que, dans un système purement mécanique, la somme de l'énergie cinétique et de l'énergie potentielle reste constante tant qu'aucun travail n'est accompli par l'extérieur sur ce système ou par ce système sur l'extérieur.

La grande idée du XIXe siècle fut d'assimiler à des travaux, au moyen d'équivalences numériques, les changements autres que des déplacements. Joule commença. Si on laisse tomber d'un mètre un poids d'un kilo qui dans sa chute, au moyen d'une poulie, fasse tourner un petit moulin à palettes placé dans un récipient plein d'eau, la température de l'eau s'élève ; l'énergie calorifique qui produit cette élévation de température est égale à un kilogrammètre. Joule vérifia que plusieurs procédés mécaniques différents permettent toujours, au moyen de la même dépense d'énergie mécanique, d'élever la même masse d'eau de $0°$ à $1°$. Après beaucoup d'expériences analogues, les savants du XIXe siècle posèrent que dans tout phénomène il y a accroissement ou diminution d'une énergie équivalente à de l'énergie mécanique ; ce principe trouve un grand nombre d'heureuses applications dans l'étude des phénomènes chimiques et électriques. Le principe fondamental de la science du XIXe siècle est qu'on doit pouvoir, au sujet de tout phénomène, se représenter au moins théoriquement soit la production de ce phénomène au moyen du déplacement d'un poids, soit le déplacement d'un poids au moyen de ce phénomène. Le mot d'énergie n'a pas d'autre sens, et c'est pourquoi toute espèce d'énergie

se mesure en ergs, unité définie par l'élévation d'un poids.

Un poids ne peut pas avoir d'abord telle hauteur, puis telle autre, sans passer par toutes les hauteurs intermédiaires, sans exception. La distance est une grandeur continue ; aucune géométrie, même non euclidienne, ne la représente autrement. Le temps, qui, pour les physiciens, se représente par le mouvement uniforme, c'est-à-dire par la distance, est une grandeur continue. Il en est de même pour la vitesse, rapport de la distance au temps, pour l'accélération, rapport de la vitesse au temps. Dans aucune définition de l'énergie mécanique il n'entre d'autres grandeurs que distance, vitesse, accélération, combinées à la masse ; l'action est un produit de l'énergie et du temps. L'énergie non mécanique, c'est ce qui dans tous les phénomènes non mécaniques est posé comme équivalent à l'énergie mécanique. Il est facile dès lors de sentir combien il est extraordinaire de parler de quanta d'énergie ou d'action.

Le plus singulier est que, lorsque Planck affirma « la matière ne peut émettre l'énergie radiante que par quantités finies proportionnelles à la fréquence », il ne fut pas conduit à cette proposition par l'étude des phénomènes microscopiques où l'expérience permet de mesurer des seuils, mais par celle d'un phénomène macroscopique, le rayonnement noir.

La notion d'irréversibilité avait été introduite dans la conception de l'énergie par le deuxième principe de la thermodynamique, le principe de Clausius, dit principe de la dégradation de l'énergie. Cette notion avait amené celle de probabilité, par l'idée simple qu'un passage d'un état plus probable à un état moins probable est pratiquement irréversible ; si on balaie de la main des caractères d'imprimerie qui formaient un vers de Valéry, on les mettra en désordre, et si on les balaie encore de la main un grand nombre de fois, on ne reformera pas un vers de Valéry. Le physicien Boltzmann, contemporain de Planck, avait interprété ainsi les phénomènes irréversibles tels que la transformation de l'énergie mécanique en énergie calorifique dans le frottement. Planck tenta de re-

construire au moyen de probabilités, et d'une manière conforme aux données de l'expérience, le phénomène dit du rayonnement noir. C'est dans les formules de ces probabilités qu'il trouva de la discontinuité ; il introduisit la discontinuité dans l'énergie parce que ces probabilités sont fonctions de l'énergie.

On ne peut s'empêcher de se demander s'il n'aurait pas pu faire autrement. L'expérience ne le contraignait certainement pas ; car comme les mesures n'étaient pas microscopiques, elles ne pouvaient fournir des seuils, mais seulement des points de repère entre lesquels il fallait interpoler. On est toujours libre d'interpoler au moyen de fonctions soit discontinues, soit continues. Il semble donc que Planck aurait pu trouver des fonctions autres à vrai dire que celles exigées par la mécanique classique, puisque celles-ci étaient en désaccord avec l'expérience, mais continues. On est tenté de se demander si ce n'est pas la nature même du calcul des probabilités, lequel a pour point de départ le jeu de dés, et par suite des relations numériques, qui a amené Planck à introduire des nombres entiers dans ses formules. Ce serait certes une origine bien étrange pour une si grande révolution. En tout cas il introduisit la discontinuité dans l'énergie, à l'égard du cas particulier du rayonnement noir, pour une commodité de calcul. Son innovation eut une fortune prodigieuse, puisqu'on a admis par la suite que ses formules sont valables pour tous les échanges d'énergie qui ont lieu parmi les atomes et les radiations, c'est-à-dire partout. Ainsi le mot d'énergie n'a plus aucun rapport avec les poids et les distances, ou avec les masses et les vitesses ; mais il n'a pas non plus rapport à autre chose, car on n'a pas élaboré une autre définition de l'énergie ; il n'a rapport à rien. Cela n'empêche pas qu'on continue à parler d'énergie cinétique. Le papier, comme on dit, supporte tout.

C'est le rôle différent de l'algèbre qui fait l'abîme séparant la science du XXe siècle de celle des siècles antérieurs. L'algèbre en physique ne fut d'abord qu'un procédé pour résumer les rapports établis entre les notions physiques par le raisonnement appuyé sur l'expérience ; procédé extrêmement commode à l'égard des calculs numériques nécessaires pour les

vérifications et les applications. Mais le rôle de l'algèbre n'a cessé de croître en importance; finalement, au lieu qu'autrefois l'algèbre constituait le langage auxiliaire et les mots le langage essentiel, c'est aujourd'hui exactement le contraire. Certains physiciens tendent même à faire de l'algèbre le langage unique ou presque, de sorte qu'à la limite, limite bien entendu impossible à atteindre, il n'y aurait plus que des chiffres tirés des mesures expérimentales et des lettres combinées en formules. Or ce ne sont pas les mêmes exigences logiques qui accompagnent le langage ordinaire et le langage algébrique ; les rapports entre notions ne sont pas reflétés tout entiers par les rapports entre lettres ; notamment des affirmations incompatibles peuvent avoir pour équivalents des équations qui ne le sont nullement. Quand, après avoir traduit des rapports de notions en algèbre, on manipule les formules en tenant compte seulement des données numériques de l'expérience et des lois propres à l'algèbre, on peut obtenir des résultats qui, une fois traduits à nouveau en langage parlé, heurtent violemment le sens commun.

Il en résulte une forte apparence de profondeur; car les profondes méditations philosophiques ou mystiques comportent elles aussi des contradictions, des étrangetés et une difficulté insurmontable dans l'expression verbale. Pourtant, dans le cas de l'algèbre, il s'agit de tout autre chose. Si une pensée profonde est inexprimable, c'est parce qu'elle embrasse à la fois plusieurs rapports verticalement superposés et que le langage commun reflète mal les différences de niveau ; mais l'algèbre y est moins propre encore, elle met tout sur le même plan. Démonstrations, constatations, hypothèses, conjectures presque arbitraires, approximations, vues concernant la convenance, la commodité, la probabilité, toutes ces choses, une fois traduites en lettres, jouent le même rôle dans les équations. Si l'algèbre des physiciens produit les mêmes effets que la profondeur, c'est seulement parce qu'elle est tout à fait plate; la troisième dimension de la pensée en est absente.

Cette fausse profondeur a des effets bien plaisants, dont certains mettraient en joie Rabelais ou Molière. Car les philosophes, pleins d'un zèle respec-

tueux, s'exténuent à interpréter ce qu'ils ne peuvent comprendre, et à traduire les équations en philosophie ; en général, les commentateurs profanes et même quelques savants cherchent avec une persévérance touchante la signification profonde, la conception du monde contenue dans la science contemporaine. Bien vainement, car il n'y en a pas. La science ressemble à cet égard à l'empereur du conte d'Andersen ; deux artisans lui promirent des vêtements faits d'un tissu invisible pour les sots, de sorte qu'il marcha nu dans les rues de sa capitale sans que ni lui-même, ni aucun des spectateurs osât reconnaître qu'il était nu. Tout homme un peu cultivé craindrait de passer pour sot en avouant aux autres ou à lui-même qu'il est incapable d'entrevoir la moindre signification philosophique liée aux innovations de la science contemporaine ; il préfère leur en inventer une, nécessairement très nuageuse. Le dernier livre de Planck traduit en français, sous le titre « Initiations à la physique », livre plus qu'aux trois quarts rempli de considérations philosophiques, a fourni une nouvelle illustration au conte d'Andersen. Car certains critiques, sur la foi de la renommée scientifique de l'auteur, ont cru voir dans ce livre une pensée profonde ; ils ont fait quelques citations pour appuyer leur jugement, et ces citations étaient des lieux communs d'une rare platitude.

Si l'on faisait abstraction de la personne de l'auteur, ce livre serait à vrai dire, sauf quelques pages, presque vide d'intérêt. Tout ce qui s'y rapporte à la philosophie générale, Dieu, l'âme humaine, la liberté, la connaissance, l'existence du monde extérieur, est fort médiocre, généralement sensé, mais banal, vague et superficiel. On y voit avec évidence que Planck n'était pas un grand esprit. On y voit aussi, chose fort piquante, que cet auteur responsable d'une si grande révolution était non seulement un fort honnête homme, mais aussi ce qu'on appelle un homme bien pensant, très attaché à la religion et à tout ce qui est par tradition objet de respect. Mais les pages véritablement précieuses de ce livre sont celles où Planck fait, naïvement et sans y penser, certains aveux qui donnent de singulières clartés sur le mystérieux processus d'élaboration de la science ; ils dé-

truisent complètement le lieu commun, souvent répété par Planck lui-même avec emphase, selon lequel la science serait une chose universelle planant au-dessus des savants de tous les temps et de tous les pays.

Voici quelques extraits de ces pages : « Contrairement à ce que l'on soutient volontiers dans certains milieux de physiciens, il n'est pas exact que l'on puisse n'utiliser pour l'élaboration d'une hypothèse que des notions dont le sens puisse être défini par des mesures, indépendamment de toute théorie... Il n'y a absolument aucune grandeur qui puisse être mesurée directement. Une mesure ne reçoit au contraire son sens physique qu'en vertu d'une interprétation qui est le fait de la théorie... Même dans le cas des mesures les plus directes et les plus exactes, par exemple celles du poids ou de l'intensité d'un courant, les résultats ne peuvent être utilisables qu'après avoir subi nombre de corrections dont le calcul est déduit d'une hypothèse. »

Les formules suivantes sont plus révélatrices encore : « Le créateur d'une hypothèse dispose de possibilités pratiquement illimitées, il est aussi peu lié par le fonctionnement des organes de ses sens qu'il ne l'est par celui des instruments dont il se sert... On peut même dire qu'il se crée une géométrie à sa fantaisie. Avec des instruments d'une exactitude idéale... il peut en pensée exécuter les mesures les plus délicates et tirer de leurs résultats les conclusions les plus générales ; ces conclusions n'ont, au moins directement, rien à voir avec des mesures véritables. C'est pourquoi aussi jamais des mesures ne pourront confirmer ni infirmer directement une hypothèse; elles pourront seulement en faire ressortir la convenance plus ou moins grande. »

Mais voici le plus beau : « Les grandes idées scientifiques n'ont pas coutume de conquérir le monde du fait que leurs adversaires finissent par les adopter peu à peu et qu'ils finissent par se convaincre de leur vérité... Ce qui arrive le plus souvent, c'est que les adversaires d'une idée nouvelle finissent par mourir et que la génération montante y est acclimatée. » Ainsi les théories scientifiques disparaissent à la manière des modes masculines au XVII[e] siècle; les cos-

tumes style Louis XIII disparurent quand les derniers vieillards qui avaient été jeunes sous Louis XIII furent morts.

Qui aura bien médité ces formules ne dira jamais : « La Science affirme que... » La Science est muette; ce sont les savants qui parlent. Ce qu'ils disent n'est certes pas indépendant du temps, puisque, de l'aveu de Planck, les partisans de telle ou telle manière de voir se taisent au moment précis où la mort leur impose silence. Quant aux lieux, il est vrai que les savants appartiennent à divers pays. Mais les voyages, la correspondance, les communications sont si faciles et si rapides de nos jours en temps de paix que les savants d'une même spécialité, quoique dispersés à travers le globe terrestre, constituent un minuscule village, où tout le monde se connaît, où l'on est au courant de la vie privée de chacun, où circulent sans cesse des anecdotes qu'ailleurs on nommerait des cancans. Dans les villes où se trouvent plusieurs d'entre eux, ils se voient sans cesse, sauf s'ils sont brouillés, et leurs femmes mêmes ne se voient guère qu'entre elles. Ce village est clos; on n'y pénètre pas du dehors. Eût-on étudié vingt ans les livres des savants, quand on n'est pas soi-même un savant par profession, on est un profane à l'égard de la science; et les opinions des profanes n'ont aucun crédit dans le village, nul n'y porte la moindre attention, sinon parfois pour emprunter quelques formules qui plaisent et flattent. Un lecteur cultivé, un artiste, un philosophe, un paysan, un Polynésien, sont tous au même degré, c'est-à-dire absolument, en dehors de la science, et les savants mêmes sont en dehors pour toutes les spécialités autres que la leur.

On sort rarement du village ; beaucoup de savants, leur spécialité mise à part, sont bornés et peu cultivés, ou, s'ils s'intéressent à quelque chose en dehors de leur travail scientifique, il est très rare qu'ils mettent cet intérêt en relation, dans leur esprit, avec celui qu'ils portent à la science. Les habitants du village sont enclins à l'étude, brillants, exceptionnellement doués; mais enfin, jusqu'à un âge où l'esprit et le caractère sont en grande partie formés, ils sont au lycée comme les autres et se nourrissent de manuels médiocres. Jamais nul ne s'est particulière-

ment attaché à développer leur esprit critique. A aucun moment de leur vie on ne les prépare particulièrement à mettre le pur amour de la vérité au-dessus des autres mobiles; nul mécanisme d'élimination ne fait d'une disposition naturelle en ce sens une condition de l'entrée dans le village. Il y a des mécanismes d'élimination, au nombre desquels les examens et concours, mais ils ne portent pas sur l'intensité ou la pureté de l'amour pour la vérité. Cet amour, le goût de l'exactitude et du travail bien fait, le désir de faire parler de soi, la convoitise de l'argent, de la considération, de la réputation, des honneurs, des titres, les antipathies, les jalousies, les amitiés, tous ces mobiles et d'autres encore se mélangent chez les habitants de ce village, comme chez tous les hommes, en proportion variable. Ce village, comme tous les autres villages, est fait d'humanité moyenne, avec quelques écarts vers le haut et vers le bas. Il a des traits singuliers ; ainsi le fait d'être périodiquement bouleversé par les changements de mode ; tous les dix ans à peu près une génération nouvelle s'y enthousiasme pour de nouvelles opinions. Comme ailleurs, la lutte des générations et des personnes y produit à chaque moment une opinion moyenne. L'état de la science à un moment donné n'est pas autre chose; c'est l'opinion moyenne dans le village des savants. Cette opinion, il est vrai, s'appuie sur des expériences ; mais il s'agit toujours d'expériences exécutées dans ce village, sans aucun contrôle extérieur, avec des appareils coûteux et compliqués qui ne se trouvent que là ; expériences préparées, recommencées, rectifiées par les seuls habitants du village, et surtout interprétées par eux seuls, et cela avec une liberté dont les phrases de Planck citées plus haut donnent la mesure. Il n'est donc pas vrai que la science soit une espèce d'oracle surnaturel, source de sentences différentes, certes, d'année en année, mais nécessairement de plus en plus sages. Car c'est ainsi qu'on se la représente communément aujourd'hui, et l'ivresse que nous éprouvons à crier « La Science dit que... » n'est même pas refroidie par la certitude qu'elle ne le dira plus dans cinq ans. On croirait — à cet égard comme à plusieurs autres — que l'actualité a pour nous valeur d'éternité. Valéry lui-même a parlé plus d'une fois

de la science conformément à la superstition commune. Quant aux savants, ils sont, bien entendu, les premiers à faire passer leurs propres opinions pour des sentences dont ils ne seraient pas responsables, dont ils n'auraient à rendre aucun compte, émanées d'un oracle. Cette prétention n'est pas tolérable, car elle n'est pas légitime. Il n'y a aucun oracle, mais seulement les opinions des savants, lesquels sont des hommes. Ils affirment ce qu'ils croient devoir affirmer, en quoi ils ont raison, mais ils sont eux-mêmes les auteurs responsables de tout ce qu'ils affirment, et ils en doivent compte. Ils ne rendent pas ce compte; mais ils ont tort; ils se font tort d'abord à eux-mêmes, car ils ne le rendent pas non plus à eux-mêmes.

Ils doivent compte avant tout de leur rupture avec la science classique. Non qu'elle soit un malheur. La science classique, parvenue à son apogée et se prétendant capable d'expliquer toute chose sans exception, était devenue intellectuellement irrespirable, et c'est pourquoi Bergson, Einstein, tous ceux qui ont fait par violence des trous dans cette enceinte close ont été salués comme des libérateurs. D'ailleurs les notions premières de la science classique, inertie, mouvement uniforme, force, accélération, énergie cinétique, travail, sont obscures dès qu'on les considère avec attention. N'est-il pas singulier que le mouvement uniforme rectiligne, le plus simple de tous les mouvements en vertu du principe d'inertie, ne puisse être mesuré, quant au temps, que par le mouvement diurne des étoiles, c'est-à-dire un mouvement circulaire; et ne puisse être représenté que par l'exemple d'une bille roulant sur un plan, mouvement qui enferme une rotation ? N'est-il pas singulier que ce mouvement, qui s'accomplit sans intervention d'aucune force, enferme une énergie? N'est-il pas étrange que la notion de travail, empruntée à l'expérience humaine, soit définie de telle manière qu'un homme qui porte cinquante kilos pendant dix kilomètres n'accomplit aucun travail? Et que lorsque deux corps identiques franchissent la même distance rectiligne dans le même temps, il y ait travail dans un cas et non dans l'autre, si le mouvement de l'un est uniforme et non celui de l'autre ? On trouverait bien d'autres étrangetés.

Mais ce qui est plus grave, c'est que la science classique a prétendu résoudre les contradictions, ou plutôt les corrélations de contraires, qui font partie de la condition humaine et dont il n'est pas permis à l'homme de se dégager. Elle a cru y parvenir en supprimant l'un des termes. Par exemple, le continu et le discontinu nous sont donnés ; nous pensons l'espace et le nombre; nous ne pouvons passer d'un côté à l'autre d'un fleuve sans le traverser, et nous ne connaissons pas d'intermédiaire entre le fer et l'or. La physique classique a voulu supprimer le discontinu; il était nécessaire qu'elle s'y heurtât, et cela en son centre même, dans sa branche principale, dans l'étude de la notion même d'énergie qui devait servir à cette suppression, autrement dit dans la thermodynamique. Nous ne concevons clairement que des transformations susceptibles de se reproduire en sens contraire, et pourtant nous sommes soumis à un temps dont le cours est irréparable; nous vieillissons, nous mourons, la cendre ne devient pas bois, la rouille ne devient pas fer, et d'une manière générale les choses facilement et rapidement détruites sont soit impossibles soit difficiles et longues à reconstruire ou à remplacer. La tentative d'expliquer un monde fait de la sorte par un monde d'atomes soumis à la seule énergie mécanique, laquelle ne comporte aucune irréversibilité, devait être impossible. La science classique a voulu tenir compte seulement de la nécessité aveugle, et abolir complètement la notion d'ordre; celle-ci est reparue sous le déguisement de la probabilité dont Boltzmann a fait usage pour passer du réversible à l'irréversible; car à regarder la chose de près, on ne peut définir la faible probabilité que par un ordre. La science classique a voulu, du double rapport qui subordonne l'ensemble aux parties et les parties à l'ensemble, ne retenir que le premier, le second semblant, comme la notion d'ordre, entaché de finalité; et de nos jours mathématique, physique et biologie s'orientent vers l'étude des ensembles considérés comme tels. En eux-mêmes ces changements sont heureux, car les espérances de la science classique étaient à la fois absurdes et impies. Absurdes, car on ne peut pas raisonnablement espérer rendre compte d'un monde où nous trouvons des contraires en corrélation par la suppression d'un

terme sur deux ; l'autre fût-il regardé comme une illusion, encore faut-il rendre compte de cette illusion, et on ne le peut pas au moyen du terme contraire ; des notions qui sont données à l'homme, l'homme ne peut en supprimer aucune, il peut seulement les mettre en place. Impies, parce qu'il n'est pas permis à l'homme sur cette terre de se délivrer des contradictions, mais seulement d'en faire bon usage; comme Platon le savait, tout ce que l'intelligence humaine peut se représenter enferme des contradictions qui sont le levier par lequel elle s'élève au-dessus de son domaine naturel.

Ce qui constitue un malheur, ce n'est pas l'abandon de la science classique, c'est la manière dont on l'a abandonnée. Elle se croyait à tort capable d'un progrès illimité; elle s'est heurtée à ses limites vers 1900; les savants, au lieu de s'arrêter avec elle pour contempler ces limites, y réfléchir, tenter de les décrire, de les définir, d'en rendre compte, et d'en tirer des vues d'ensemble, ont passé outre dans un furieux élan, laissant la science classique derrière eux. Quoi d'étonnant? Ne sont-ils pas payés pour aller toujours de l'avant ? On n'acquiert ni avancement, ni réputation, ni prix Nobel en s'arrêtant. Il faudrait à un savant brillamment doué, pour s'arrêter volontairement, une sorte de sainteté ou d'héroïsme; et pourquoi serait-il un saint ou un héros? Les hommes des autres professions, sauf de rares exceptions, ne le sont pas non plus. Les savants ont donc couru en avant, sans rien réviser, car toute révision aurait semblé un retour en arrière; ils ont ajouté seulement. Quand ils se sont heurtés au discontinu, ils n'ont pas renoncé pour autant à tout ramener à des variations d'énergie ; ils ont simplement mis la discontinuité dans l'énergie elle-même, lui ôtant ainsi toute signification, mais ils ont néanmoins continué à la mettre au centre de toute étude, sous l'effet de l'élan acquis au cours des siècles antérieurs. La difficulté d'établir par la notion de probabilité un pont entre le monde qui nous est donné et le monde hypothétique et purement mécanique des atomes ne les a pas embarrassés; les conséquences de la théorie des quanta, laquelle a sa source dans l'étude de la probabilité, les ont amenés à loger la probabilité parmi les atomes eux-

mêmes. Ainsi les trajectoires des particules atomiques ne sont plus nécessaires, mais probables, et la nécessité n'est nulle part. Pourtant la probabilité ne peut se définir que comme une nécessité rigoureuse dont certaines conditions sont connues et les autres inconnues; la notion de probabilité, séparée de celle de nécessité, n'a aucun sens. La probabilité ainsi séparée n'est plus que le résumé des statistiques, et la statistique même ne se justifie par rien, sinon par l'utilité pratique; on donne raison à mille faits contre un fait, par une sorte de transposition du suffrage ou du plébiscite. Il ne reste plus alors que l'expérience brute, et pourtant la science, comme tout effort de pensée, consiste à interpréter l'expérience. Au reste on n'a jamais interprété autant qu'aujourd'hui; jamais on n'a fait autant d'hypothèses; jamais il n'a été permis d'en faire avec une telle licence.

Si étrange que puisse paraître, aujourd'hui encore, l'expression d'une telle incertitude, il est douteux que les savants puissent continuer longtemps à aller de l'avant dans de telles conditions. Car ils n'ont presque plus rien qui les contrôle dans les démarches de leur pensée. Ils n'ont guère que l'algèbre, qui contrôle seulement comme peut le faire un simple instrument auquel on se conforme pour le manier, et qui est un instrument fort souple. On a tort de croire que l'expérience puisse servir à cet usage, car toute pensée humaine, y compris les croyances à nos yeux les plus absurdes, a pour objet l'expérience et y trouve un appui et une confirmation. Le prestige des sorciers s'appuie sur l'expérience; une croyance non expérimentalement vérifiée n'est viable dans aucun milieu humain. Toute pensée est un effort d'interprétation de l'expérience, interprétation pour laquelle l'expérience ne fournit ni modèle, ni règle, ni criterium; on y trouve les données des problèmes, mais non pas la manière de les résoudre ni même de les formuler. Cet effort a besoin, comme tous les autres, d'être orienté vers quelque chose; tout effort humain est orienté; quand l'homme ne va pas quelque part, il reste immobile. Il ne peut se passer de valeurs. A l'égard de toute étude théorique, la valeur a nom vérité. Les hommes faits de chair, sur cette terre, ne peuvent sans doute avoir

une représentation de la vérité qui ne soit pas défectueuse; mais il leur en faut une; image imparfaite de la vérité non représentable que nous avons vue, comme dit Platon, de l'autre côté du ciel. Les savants de la période classique avaient une représentation de la vérité scientifique certes fort défectueuse, mais ils en avaient une; et ceux d'aujourd'hui n'ont dans l'esprit aucune chose, fût-elle vague, lointaine, arbitraire, impossible, vers laquelle ils puissent se tourner la nommant vérité. A plus forte raison n'ont-ils pas l'image d'un chemin qui y conduirait et auquel ils compareraient, pour la contrôler, chaque démarche de leur pensée. Ils sont encore poussés par l'impulsion des générations antérieures, et suivent par vitesse acquise des directions qui aujourd'hui ne répondent plus à rien; mais cette impulsion s'épuisera. La licence est chose enivrante, et nous nous en sommes soûlés en tous domaines, mais la licence absolue arrête beaucoup plus sûrement qu'aucune chaîne. Il est donc à prévoir que dans un temps assez proche, deux ou trois générations peut-être, peut-être moins, les savants s'arrêteront.

C'est à prévoir, non pas à craindre. Pourquoi souhaiterions-nous pour la science un progrès sans obstacle? Nous n'avons aucun bonheur à espérer du développement de la technique, tant qu'on ne sait pas empêcher les hommes d'employer la technique pour la domination de leurs semblables et non de la matière; quant à nos connaissances, le progrès scientifique ne peut pas y ajouter, puisqu'il est reconnu aujourd'hui que les profanes ne peuvent rien comprendre à la science, et que les savants même sont profanes hors de leur domaine spécial. Un arrêt forcé contraindrait peut-être les savants à faire un travail de récapitulation et de révision, à constituer, selon le modèle immortel laissé par Archimède, une axiomatique de la physico-chimie; non pas pour fabriquer une cohérence artificielle, mais pour faire honnêtement le bilan des axiomes, des postulats, des définitions, des hypothèses, des principes, sans omettre ceux qui sont impliqués dans la technique expérimentale elle-même, par exemple dans l'usage de la balance. Un tel travail ferait peut-être de la science une connaissance, en laissant apparaître clairement

les difficultés, les contradictions, les impossibilités, qu'on se hâte aujourd'hui de dissimuler sous des solutions derrière lesquelles l'intelligence ne peut plus rien apercevoir. Mais ce travail, il faudrait le commencer bientôt. Sans quoi l'arrêt de la science peut provoquer, non pas un renouvellement, mais la disparition de l'esprit scientifique sur le globe terrestre pour plusieurs siècles, comme ce fut le cas quand l'empire romain eut tué la science grecque.

Quelque chose d'infiniment plus précieux que la science même est compromis dans cette crise; c'est la notion de vérité, que le XVIII[e] siècle et surtout le XIX[e] ont très étroitement liée à la science; bien à tort, mais nous avons conservé cette habitude. La disparition de la vérité scientifique a fait disparaître à nos yeux la vérité elle-même, accoutumés que nous sommes à prendre l'une pour l'autre. Dès que la vérité disparaît, l'utilité aussitôt prend sa place, car toujours l'homme dirige son effort vers quelque bien. Mais cette utilité, l'intelligence n'a plus alors qualité pour la définir ni pour en juger, elle a seulement licence de la servir. D'arbitre elle devient servante, et les désirs lui donnent des ordres. De plus l'opinion publique devient maîtresse souveraine des pensées au lieu de la conscience, car toujours l'homme soumet ses pensées à un contrôle supérieur, soit en valeur, soit en puissance. Nous en sommes là aujourd'hui. Tout est tourné vers l'utile, sans qu'on songe à le définir ; l'opinion publique règne souverainement, dans le village des savants comme dans les grandes nations. Nous sommes comme revenus à l'époque de Protagoras et des sophistes, l'époque où l'art de persuader, dont les slogans, la publicité, la propagande par réunions publiques, journal, cinéma, radio, constituent l'équivalent moderne, tenait lieu de pensée, réglait le sort des villes, accomplissait les coups d'Etat. Aussi le IX[e] livre de la *République* de Platon semble-t-il décrire les faits contemporains. Mais ce n'est pas aujourd'hui la Grèce, c'est le globe terrestre qui est en jeu. Et il nous manque Socrate, Platon, Eudoxe, la tradition pythagoricienne, l'enseignement des Mystères. Nous avons la tradition chrétienne, mais elle ne peut rien pour nous tant qu'elle n'est pas redevenue vivante en nous.

Depuis longtemps déjà, dans tous les domaines sans exception, les gardiens en titre des valeurs spirituelles les avaient laissées se dégrader, par leur propre carence et sans nulle contrainte extérieure. Une sorte de crainte nous empêche de le reconnaître, comme si nous risquions ainsi de porter atteinte à ces valeurs elles-mêmes; mais loin de là, dans la période peut-être fort longue de douleur et d'humiliation où nous sommes engagés, nous ne pouvons retrouver un jour ce qui nous manque que si nous sentons de toute notre âme à quel point nous avons mérité notre sort. Nous voyons la force des armes asservir de plus en plus l'intelligence, et la souffrance rend aujourd'hui cet asservissement sensible à tous; mais l'intelligence s'était déjà abaissée jusqu'à l'état de servitude avant d'avoir personne à qui obéir. Si quelqu'un va s'exposer comme esclave sur le marché, quoi d'étonnant qu'il trouve un maître ?

La tempête qui nous entoure a déraciné les valeurs, en a défait la hiérarchie, et les met toutes en question pour les peser sur la balance toujours fausse de la force. Nous du moins, pendant ce temps, mettons-les toutes en question nous aussi, chacun de nous pour son compte, pesons-les en nous-mêmes dans le silence de l'attention, et souhaitons qu'il nous soit accordé de faire de notre conscience une balance juste.

Emile Novis.

POEMES

Ange sommeil déchu
De longues plumes blanches
Jonchent le sol craintif
Que dénude un regard solaire
Clair et froid
L'immobilité des hautes branches
Présente au ciel pâli
Un silence d'émoi
Automne couvre-feu
Merveilles qui reculent
Vers des lointains déployant leurs secrets
Dans un inoubliable crépuscule
Tout est présent tout est absent déjà
Rien ne s'étonne
Qui donc a déserté la terre
Et qui donc m'abandonne.

A Toursky.

Les animaux cachés
Qui vivent en sourdine
Au milieu des bois délaissés
Feignent de ne rien voir
De ce qui les menace
On les croit habillés d'espace
Lorsqu'on les rencontre en d'étroits
Sentiers qu'ils rendent sinueux..
Riches pelures bel Octobre
Maintenant très haut son déclin..
Les animaux savent leur fin
Si proche qu'ils ne s'en soucient.
Ils vont puis reviennent sans hâte
Sur leurs pas finement tracés
La brume s'unit aux fumées
Dans la campagne humide et lasse.

A Germaine Villeméjanes.

Cheval trotte sec le matin
Ciel clair et terre dure
Devant les villes aux portes fermées.
Un froid de canard bleu
Si vif si dégourdi..
Les petits enfants sont au chaud dans leurs lits.

Passe boulanger, passe maraîchère
Trotte cheval, trotte sec
Derrière toi la contraction silencieuse des [ornières
Les cloches disent que bientôt va venir Noël

Deux pins frères veilleurs
Sans geste, la tête haute
Ne veulent rien savoir de ce naïf bonheur
Ils pensent à la jeune fille morte
Là-bas dans la maison au toit de zinc.

Les larmiers pourtant n'ont plus de larmes
En papier de soie le jardin sourit
Tout se tient au clair sans être transi
Sur la girouette et la maison basse..
Les ombres de plus tard se cachent.

Gabriel BERTIN.

BONHEUR D'UNE NUIT D'ETE

Der Gott, der Bub und Mädchen schuf,
Erkannte gleich den edelsten Beruf,
Auch selbst Gelegenheit zu machen...

(Faust I)

A Marcelle Ballard.

En regardant ces sourcils que l'attention rapproche, et ce léger tremblement de la lèvre, et l'ombre étroite que jette sur le damier le doigt qui pousse un pion, il ne conçoit plus son audace de la nuit passée. Comment a-t-il été assez hardi pour franchir le long couloir aux deux extrémités duquel ouvrent leurs chambres ? Chaque craquement du plancher pouvait faire surgir des visages effrayés ou hostiles — et comment expliquer sa démarche à pareille heure ? Tel qu'il s'était jeté sur son lit après les adieux du soir, tel il était resté, incapable de s'endormir. Toute la chaleur de la journée montait encore du jardin, envahissait la chambre. Il avait cru qu'en arrachant les draps pour dormir sur le seul matelas, le sommeil l'accueillerait plus vite, mais lorsqu'une horloge avait sonné deux coups dans une pièce lointaine, l'extrême nervosité le tenait encore éveillé. Il s'était levé comme un automate, avait poussé la porte de sa chambre et marché sans grande prudence, le cœur battant à larges coups, jusqu'à sa porte à elle. L'imperceptible grincement de la serrure n'aurait pas dû l'éveiller : pas plus que lui, elle n'avait pu s'endormir.

Son doigt hésite, s'attarde une seconde sur le pion noir, puis l'abandonne ; elle n'est pas certaine

d'avoir bien joué, elle relève la tête et, étouffant un sourire de triomphe, examine sur le visage de son partenaire les signes de sa destinée.

Voici donc ce garçon correct et soucieux de son jeu qui, cette nuit, s'est glissé près d'elle. Voici ces longs doigts bruns, presque aussi minces que les siens, qui se reposent en lisière du jeu, attendant les ordres du maître, dissimulant mal leur impatience lorsque la joueuse s'attarde à réfléchir, et qui cette nuit ne savaient où se fixer : il lui semble ressentir encore le frôlement de ces doigts, de celui-là surtout, à la main gauche, que durcit une cicatrice ; d'y penser lui donne à nouveau le frémissement qui la saisissait quand cette petite coupure rugueuse effleurait sa peau. Et ces lèvres entre lesquelles pointe une langue attentive, elle se rappelle comme elles étaient sèches et comme elles tremblaient en frôlant le creux de son bras ou en s'arrêtant, là, au-dessous de l'oreille, à cette petite place. Elle regarde la veste de drap sombre et se sent rougir ; elle a eu le temps, avant de ramener au jeu sa pensée qui divague comme un jeune cheval au printemps, de retrouver, par l'échancrure de la chemise souple, la peau brûlée qu'elle connaît... Il affecte de la regarder à peine et, quand elle se trompe, il a un grand rire qui ne sonne même pas faux. Il ne paraît pas redouter la lumière, tandis qu'elle s'est placée de façon que son visage reste dans l'ombre. Il sait bien mieux qu'elle chasser les souvenirs.

Une sœur, une tante, s'approche parfois d'eux, inspecte le jeu, donne un conseil, s'éloigne. Des enfants rient dans le jardin ; puis une voix les appelle, en courant ils viennent dire bonsoir. Lui, les embrasse distraitement ; il s'impatiente parce qu'elle les retient trop longtemps auprès d'elle : toute la fraîcheur du soir est restée comme un hâle sur leurs joues.

Peu à peu, l'ombre envahit le jardin et les maisons. Les conversations s'arrêtent, on n'entend plus que le frottement des pions sur le damier et le cri d'un grillon qui ressuscite ; puis le froissement d'un journal qu'on abandonne, et un rire du côté de la cuisine. Dans un bruit de chaises remuées, on se souhaite une bonne nuit ; on abandonne les deux joueurs en les félicitant de leur patience. Quand ils

sont seuls, il la regarde et murmure la question qui le tourmente :

« Qu'avez-vous pensé en me voyant ? »

Elle lève la tête — quelle fille croit-il donc qu'elle est pour espérer qu'elle lui réponde ?

Une main brûlante fait la sienne prisonnière, remonte au long du bras. Il est heureux de retrouver sous ses doigts cette chair dure qu'il a souvent rêvé de mordre. Il s'attarde à l'épaule, bien plus hésitant, bien plus inquiet que la première fois. Elle ne bouge pas. Alors il se penche brusquement vers elle, toujours si maladroit que les pions roulent à terre. Tous deux restent immobiles : ainsi, la nuit passée, quand ils ont entendu ce craquement dans le couloir. Ils retiennent leur souffle, ils écoutent battre leurs deux cœurs, ils sourient.

« Allons dans le jardin. »

Le lendemain est un dimanche. Lui, tandis que coule l'eau de son bain :

— J'ouvre la fenêtre toute grande : pourquoi ne pas laisser entrer le soleil ? L'air dehors est déjà plus tiède que celui de cette salle. Je n'aime pas ce parfum des capucines chauffées. Les cloches sonnent le premier coup de la messe ; affolement là-haut, dans les chambres. Elle ne sera pas prête à temps, en descendant je l'ai aperçue, elle n'avait pas encore commencé à s'habiller. Elle entrera en retard à l'église, tous les gens se retourneront, et comme elle rougira... La baignoire est suffisamment pleine ; l'eau pas très chaude, cela vaut mieux, en été ; et puis c'est si difficile, à la campagne. Mes sandales. Mon pyjama (il commence à m'être utile au moment de le quitter). La fenêtre ? Non, je la laisse ouverte. Les gens qui vont à la messe regardent dans la cour, à travers la grille. Tant que je suis dans l'eau, ils ne peuvent me voir. D'ailleurs, si ça ne leur plait pas... Mon livre est à portée de la main, parfait. Je pénètre respectueusement dans la belle eau tiède — ô douceur de ce contact de toutes parts ! Idiot, j'ai mouillé aussi mes deux mains, et maintenant, comment prendre le livre ? N'importe, les « Feuilles d'Herbe » ne craignent

pas la rosée — double idiot, si heureux ce matin que je deviens poète !

Whitman, vieux compagnon, qu'on ne comprend bien qu'au milieu des bois, au bord d'une rivière, ou après l'amour. Lorsqu'au lycée nous essayions de traduire ces poèmes, de quoi n'avons-nous pas rêvé ! Walt Whitman, cher vieux bonhomme aux mains calmes qui rendait à tout sa grandeur, que c'est beau, de parler du corps avec cette simplicité. Voilà. Mes vêtements tombés, à travers ces Feuilles comme à travers cette eau je me retrouve. Voici mon corps, et toutes ses exigences, puis sa lassitude ; masse de chair qui m'a si souvent tourmenté. Pour combien de temps, ce repos ? En revenant du jardin, cette nuit, je sentais la fatigue m'envahir comme lorsqu'on a trop bu d'alcool, et quand je l'ai eu quittée, je suis tombé ivre sur mon lit. Ce matin, l'étonnement amoureux du réveil. Les volets n'étaient pas tirés, le soleil entrait à plein dans ma chambre, bousculait l'ombre des rayons de livres, se collait à l'or des reliures, faisait grimacer, au-dessus de la porte, l'Ignudo de la Sixtine. J'aurais voulu m'attarder dans cette lassitude bienheureuse, retrouver la place où l'accoudoir de sa chaise-longue me meurtrissait, quelque part par ici — impossible de se soustraire à l'affairement du dimanche matin. Les enfants trottinent dans le couloir, ils veulent entrer pour me dire bonjour ; ils ne sont pas encore habillés, mais déjà sortis du bain, et s'étonnent que je sois encore couché. Petit-déjeuner, réunion générale. Pourvu qu'on ne regarde pas mes yeux. Et elle ? Elle vient, à peine un peu plus pâle. En nous disant bonjour, comme nous jouons bien la comédie !

Deuxième coup de cloches. La messe commence dans cinq minutes. Elle n'a pas encore choisi sa robe, ni le chapeau qui lui dissimulera le mieux le visage. Comme tous les gens vont se retourner, pauvre petite ! Elle priera pour moi ; pour nous. Ah, les cloches. Que c'est beau, une matinée de dimanche à la campagne ! Elle n'osera pas mettre une robe à manches courtes, à cause du curé ; voilà qu'il lui faut, par décence, préserver des regards et du soleil ces beaux bras et ce cou qu'elle a si peu défendus contre mes baisers...

Dans la cour, et le jardin, et dans les champs,

tous les insectes soutiennent de leurs bourdonnements et de leurs vols cette belle chaleur d'été. Tout à l'heure, j'irai m'étendre au fond du jardin, où j'entendrai les derniers pas pressés des paysannes qui se hâtent vers le pain bénit et les bavardages sur la place, la messe dite ; le fond du jardin, où nous enveloppait mieux qu'un vêtement le silence implacable de la nuit.

Je crois qu'elle a été très impressionnée quand je suis allé chercher ma carabine pour abattre l'ampoule ; plus tard, elle s'est plaint de ne pas voir clair pour arranger ses cheveux : les femmes, toutes pareilles ; n'empêche que j'étais assez fier : « La lumière vous gêne, attendez ». Et je la quitte tranquillement, et je traverse le jardin, et je vais prendre ma carabine sans faire de bruit en passant près de la maison ; et me voilà, je vise, clac ! — l'ampoule dégringole. (Le garde-champêtre ne se doutera jamais que c'est moi qui ai fait cela, il passe tant de romanichels dans le village). L'ampoule dégringole, je pose ma carabine dans l'herbe — zut, je l'y ai laissée — et je reviens près d'elle. Maintenant, nous sommes dans l'ombre. Mais, bon Dieu, que cette chaise-longue est dure, avec cet accoudoir qui me rentre dans la peau. L'herbe est trop humide ? Etendons-y les coussins.

Troisième coup de la messe. Elle descend précipitamment l'escalier ; juste le temps de sortir de l'eau pour la voir — ah, la grille se ferme, elle est déjà sortie. Un chapeau de paille court au-dessus du mur. Ses pas sur la route. Pauvre petite, elle trébuche en marchant trop vite. Elle dit bonjour au premier adjoint. L'air est si calme que je pourrais l'entendre pousser la grosse porte qui grince. Plus rien. L'eau qui s'égoutte de moi glisse silencieusement jusqu'aux dalles fraîches.

Les genoux meurtris par le petit banc de bois, elle croit prier :

— Mon Dieu, que ces gens sont méchants ; non, pas méchants, mais bêtes. Curieux et bêtes. J'ai pourtant fait bien attention, en soulevant le gros loquet de fer ; et en poussant la porte ; mais elle grince encore davantage quand on l'ouvre si lentement. Toutes ces têtes de vieilles femmes, et puis les jeunes qui

chantent là-bas dans le chœur et se sont presque arrêtées au milieu du Credo. Je me sentais déjà rouge en arrivant sous le porche, de m'être tant pressée, et sous ce soleil, et puis d'être en retard et toute seule sur la place, dans le petit sentier qui mène au portail, et dans l'église ces voix qui chantaient ; tout tranquillement, comme s'il n'y avait pas là quelqu'un, derrière la porte, qui hésite, le cœur battant, et n'ose entrer, et profite pourtant de ce que l'harmonium joue plus fort pour pousser la porte et juste, comme la porte grince, le Credo est fini. Mon Dieu, heureusement, il fait sombre ici, elles n'auront peut-être pas remarqué ma rougeur ; à présent encore, je les sens qui me regardent, de là-bas, ces filles en robes jaunes et vertes et roses, qui sont laides et qui chantent faux. Mon Dieu, mon Dieu, j'ai beau tenir mes deux mains pressées contre mon visage, il n'y a pas encore assez d'ombre, et puis il faudra bien qu'à la fin je me relève et m'assoie ; alors, faites qu'il y ait plus de nuit encore dans ce coin et que j'y disparaisse, et qu'auprès de moi ses sœurs mêmes, ses sœurs surtout, ne sachent plus que je suis auprès d'elles.

Ce que tous ces gens penseraient de moi, s'ils savaient ; et elles, si pures ; comme j'étais moi-même avant cette nuit... Non, elles n'ont même pas les pensées que j'ai eues avant. Déjà, sur la plage de — oui, quand nous nous sommes baignés la première fois, et qu'il a voulu que nous allions nous promener ensemble jusqu'au bout de la plage, jusqu'à l'endroit où l'eau recommençait ; et en me retournant, je voyais les cabines, tout au loin ; et j'évitais de le regarder, mais je sentais ses regards sur mes épaules ; je me souviens, j'examinais ce petit défaut qu'il a sur l'orteil, c'est au pied gauche, je l'ai touché l'autre fois ; une seconde de — presque de dégoût, en voyant qu'un de ses ongles était cassé, j'aurais voulu qu'il avance encore un peu, jusqu'à l'eau, et que ses pieds s'enfoncent dans le sable mouillé. Mais comme j'ai pensé à lui, le soir ; sainte Vierge, vous vous rappelez, comme je vous ai priée pour écarter de moi la tentation ? Et encore, le matin, quand il faisait du trapèze, et moi j'étais couchée sur la chaise-longue — ah, oui, la chaise-longue — à l'ombre du marronnier, et je le regardais, lui, en plein soleil. Et encore, l'autre jour, à la pêche, quand il s'est déshabillé pour

aller remuer la vase au milieu de la rivière, est-ce que je ne l'ai pas regardé ?... Alors, sainte Vierge, toutes ces mauvaises pensées, vous savez si j'en ai eu honte; et j'aurais peut-être encore eu le courage d'aller les confesser, mais ce qui est arrivé ensuite... Les mauvaises pensées, j'aurais peut-être pu ; mais cela, bonne Vierge, cela, qui est arrivé ensuite... Aller dire cela à monsieur le Curé, que voici là-bas qui resplendit dans les belles étoffes, mais qui vient déjeuner ensuite avec nous ; l'avoir en face de moi, à table, et penser qu'il sait, non, cela, je ne peux pas. Et puis, si je veux être franche, et puisqu'avec vous on peut dire toute la vérité — mais vous la savez déjà — je n'ai pas assez de honte. Au contraire, quand j'y pense maintenant, je ne sens plus qu'un grand bonheur. Je sais que c'est défendu, et ça ne me fait rien ; cela ne peut même pas diminuer ma joie. La première nuit, quand il est venu dans ma chambre, j'étais bien en train de prier, mais en même temps je pensais tellement à lui que c'était presque comme une attente. Mais alors, quand il est entré, j'ai vraiment eu peur, et je ne bougeais pas, et je respirais lentement, pour lui faire croire que je dormais ; il a posé sa main qui tremblait, je l'ai bien senti, sur ma poitrine, et il a dû sentir que moi aussi je tremblais et que mon cœur battait vite. Et j'étais toute raidie, et je me disais : le péché, le péché — il s'est couché au long de moi, et l'idée du péché fondait tout doucement, à mesure que je m'accoutumais à sentir contre moi son corps. Ah, l'Elévation. On se met à genoux, dans un grand bruit de vêtements et de chaises repoussées. Comme tous ces gens font mécaniquement votre service, mon Dieu ; et ils baissent la tête, et combien pensent à vous ? Et moi au contraire, je tiens la tête toute droite, et je vous regarde, foudroyé par ce rayon de soleil ; c'est le seul moment où je n'ai honte ni devant eux — ni devant vous. Ah, si vous nous avez donné des corps et qui sont ainsi faits qu'ils s'attirent l'un l'autre, mon Dieu, n'est-ce pas, nous n'avons pas commis de péché? N'est-ce pas, lorsqu'on est jeune et qu'on se sent tout défaillant d'attente et que tout d'un coup on a ce grand bonheur de rencontrer, de toucher, ce qu'on attendait (sans même le savoir) — n'est-ce pas, il n'y a pas de péché ?

Il faut se rasseoir. Le beau sourire grave de sa

4

sœur. Est-il possible que cela ne se lise pas sur mon visage, et qu'elles ne devinent pas ce qui sans doute leur ferait horreur ; une très grande peine. Je me disais d'abord : maintenant, comme j'aurai honte devant elles, comment oserai-je supporter leurs regards ? Avant, je les embrassais en pensant : ce sont ses sœurs ; mais maintenant, comment pourrai-je les embrasser sans rougir ? — Eh bien, je ne sens plus la moindre honte. Le bonheur a tout effacé.

Vous direz, sainte Vierge, ce n'est pas le lieu de penser à tout cela ; mais je pense qu'au contraire c'est le lieu où prier pour son bonheur. Comme nous sommes faits l'un pour l'autre ; comme je me suis vite rendue, sous sa main sèche et un peu hésitante. De nos deux nuits, laquelle aura été la plus belle ? Peut-être bien la seconde, à cause de l'air et de l'herbe fraîche ; et de la grande nuit autour de nous. Cette lumière me gênait d'abord : je le voyais trop bien ; alors j'ai dit : « Cette lumière... » et il est allé chercher sa carabine, le temps pour moi d'avoir un peu peur et de comprendre combien je tenais à lui ; il est revenu, il a visé, exactement dans la position qu'il prend pour viser un écureuil, au sommet d'un pin ; sauf que c'était bien plus facile ; et clac ! me voilà toute mangée par l'ombre, comme si, en cassant la lumière, il avait réparé la nuit... Même maintenant, je n'oserais pas faire ce qu'il m'a demandé, aller avec lui dans les bois pendant la journée ; sous le soleil, il m'aurait vu pleurer, la première fois. Il faut que nous restions dans l'ombre, que je sente que l'ombre nous recouvre tous deux...

Pourquoi n'est-il pas venu à la messe? Je l'entendais siffler dans son bain, je me demande s'il pensait à moi ? Maintenant, il doit être couché dans l'herbe à la place d'hier, en plein soleil, il lit, il est heureux, il est tellement fait pour le bonheur... Dans quelques minutes, la messe sera dite, il faudra sortir au grand jour, et sourire, et parler; et j'entendrai dire à sa sœur : « Votre frère n'était pas à la messe, il n'est pas malade ? » (Et alors je rirai en pensant qu'au contraire il est guéri.)

Jean LAMBERT.

Février 1938.

LA RESSEMBLANCE

I

Tu aurais pu rester et te fixer parmi nous
Visage
Comme la vigne vierge
Aux murs de la maison.

Tu n'es sorti du dieu à ton signe attaché
Tu ne nous as montré ce qu'on montre de soi
Ce phosphore de l'ombre et ce bout du silence
Visage
Ce lieu d'extrémité où l'huile des secrets
Brûle au ras de la nuit

Que pour te taire et t'en aller.

II

Tu chassais l'univers aux halliers de tes yeux
Tu chassais à cheval sur le cheval d'enfance
Tu poursuivais les murs la lampe les poupées
Tu n'avais pas appris qu'on ne les atteint pas.

Les murs les prés les bois le vent la mer le ciel
S'accordent hors de nous dans la sérénité
Ils sont leur évidence ils sont leur certitude
Ils ne poursuivent rien n'ayant rien à poursuivre.

Tu retournas t'asseoir dans le vent et la mer
Fragile encore un peu d'avoir été humaine.
Tu retrouvas les murs les prés les bois le ciel
Tu es en eux vivant ton règne et ton silence

Et l'univers se met à ressembler à toi
D'une tranquille et souveraine ressemblance.

III

Non pas que les pays aient changé d'horizon
Non pas que les saisons aient changé de batailles
Ni les bestiaux leurs us ni les gens leurs misères

Tout énorme et profond tout puissant il n'est
[rien
Son poids de rocs, ses lignes d'air, ses ailes
[d'ombre.
Rien.

Car nous t'avons perdue en lui sous une motte
Et tu t'es mise à rire et à t'illuminer
Pareille à ces étés des royaumes du Sud
Qui brûlent quand l'hiver grogne sur nos pays.

Car il n'est que par toi qui luis dans son néant
Comme lampe allumée dans une maison noire.

Nous ne voyons de lui comme de la persienne
Que ses vides par où revole ta lumière.

L'ARBRE

I

L'arbre de ta présence est debout par le monde.

Sa racine soulève et traîne terre et mer
Ses branches font le ciel les astres et le vent

Je dresse contre lui l'échelle de ma vie.
Les jours sont les rayons où se posent mes pieds
Je monte lourdement je monterai longtemps.

II

Des fruits pèsent contre la nuit.
Naguère j'ai connu ces fruits
Je savais leur poids et leur nom
Lune Bételgeuse Vénus
Maintenant ils n'ont plus de nom.
Je ne puis plus les reconnaître
Ils appartiennent à ton arbre.

Ils se rallument chaque soir
Jamais cueillis
Derrière le mur sans couleur
De ton absence.
Et l'on ne sait rien des vergers
Au-delà du mur de l'absence.

III

Il y avait aussi les fruits du plein midi
Aux branches du soleil.
Il y avait les monts qui mûrissent le soir
Les collines sur quoi les chemins et les routes
Croisent leur osier souple et tressent des cor-
[beilles

Les bourgs que l'angélus emporte dans ses bras
Et les rochers dont les ruisseaux roulent l'image
Et les bœufs que la faim pousse au lointain des
[prés

C'étaient là les fruits du soleil.
Ils ont fait leur métamorphose
Ils sont devenus à ton arbre
Tes fruits mystérieux.

Pierre DELISLE.

MISSION DE L'ESPRIT

Le champ de la conscience est plein d'interactions et le rôle de l'esprit est de veiller à ce que l'intelligence ne change pas le signe des forces bienfaisantes. Elle le fait parfois en temps de crise et c'est alors le chaos, la confusion des contraires, le mythe de Babel.

Une crise est due à une distraction de l'esprit : ce dernier doit tout reprendre en main et retrouver un ordre nouveau pour y enchâsser les valeurs qu'il a pu sauver. Elles sont innombrables; en principe rien de ce qu'a produit le cerveau de l'homme n'est à rejeter, mais simplement à intégrer. C'est une quête semblable à celle des membres d'Osiris, que doit poursuivre ce pèlerin de la connaissance; l'absence d'un seul équivaut à une mutilation.

Quand l'enfant recompose le puzzle qu'il a brusquement défait, il sait qu'il doit retrouver le dessin primitif — l'ordre du septième jour; mais les séismes humains s'inscrivent en de tels cycles qu'il n'est pas raisonnable d'espérer revenir au monde connu, lequel n'était qu'une ébauche. Il faut tenir compte de dénivellations inévitables et tel aspect devra s'effacer devant tel autre dans le panorama de la connaissance. Intégrer ne veut donc pas dire remettre à l'ancienne place, mais disposer selon la hiérarchie découlant des plus hautes traditions spirituelles. Ces dernières s'imposent à l'esprit comme éléments de la conscience universelle, parce qu'elles représentent l'état suprême de perfection atteinte par l'homme. Il n'en va pas de même des alluvions de la pensée, d'une science qui se fait sans cesse et transforme le monde à tous les degrés. C'est ici qu'intervient l'inventaire des clercs, c'est-à-dire un reclassement qui n'exile aucune valeur tandis qu'il retient les plus fécondes, celles qui seront la substance de l'homme nouveau. Mais il faut prévoir sa taille pour le recevoir avec des langes à sa

mesure, sinon tout est à recommencer et le problème se reposerait avec du sang.

Si l'esprit se contentait d'un classement il ne préviendrait pas les erreurs causées par ses méthodes et ses moyens d'investigation. Comment ne pas souhaiter faire à nouveau table rase des habitudes de pensée, de langage, et contrôler toutes les voies par lesquelles émerge la connaissance? Cela sans parti pris métaphysique, mais en observant honnêtement toutes les sources et en prenant soin de ne pas écarter celles que peuvent récuser nos sens précaires. Des sciences naissent, d'autres sont mortes. Peut-être faudra-t-il à nouveau statuer sur les deux cas.

Nous entrons dans une grande époque de synthèse qui va tendre à refaire l'unité de la connaissance, cette unité que la théologie avait posée en principe et vers laquelle la science, plus humblement, semble nous ramener. En ce sens, le philosophe Berdiaeff peut avoir raison d'une manière imprévue : il se prépare un nouveau Moyen-Age mais non comme il l'entend. Peu de science éloigne de Dieu...; il se pourrait que la science de plus en plus totale, en approfondissant les phénomènes et en s'éloignant de plus en plus du monde tangible, aboutisse à un système d'hypothèses qui diffère peu des théogonies. Une démarche de l'esprit qui date de trois cents ans à peine et qui a pris le manifesté pour témoin, risque de rejoindre l'empyrée idéal de Platon. La prudence de nos savants et le criticisme de Paul Valéry auront grand'peine à retenir cet appétit spirituel que le trouble des temps induit à plus d'audace — et pour ma part je ne crains pas une nouvelle aventure de l'esprit qui apaiserait son angoisse et lui permettrait de reprendre haleine dans sa quête indéfinie.

On peut se représenter ce mouvement d'une manière aussi exacte et aussi frappante. Cette unité que le monde ancien voyait dans l'univers, il l'avait grâce aux correspondances retrouvée dans le microcosme et il ne séparait pas l'âme du corps. C'est le temps de l'harmonie où l'on faisait dépendre étroitement l'un de l'autre, où l'on soignait l'un par l'autre. Déjà le Moyen-Age a dérangé l'équilibre et par l'accent mis sur l'âme a détruit le binôme. La Renaissance et les temps qui suivirent se vengèrent : ils

firent au corps la part royale. L'âme fut reléguée dans une chambre voisine, traitée par le jeûne et la saignée, tandis que son ancien partenaire put folâtrer à son aise.

Une civilisation désirable sera celle qui réconciliera les deux conjoints et rétablira l'harmonie nécessaire à la vie. Deux aberrations successives ont produit une science de l'âme, puis une science du corps. Les grands clercs à venir devront nous donner une science des rapports du corps et de l'âme (1) qui tiendra compte des besoins nouveaux de l'homme, et ainsi restaurant ce dernier dans sa dignité devront concevoir une civilisation faite à sa mesure, faite pour répondre à ses aspirations. Il faut répudier à jamais la mortelle utopie d'un monde où l'homme n'existe que pour alimenter la machine appelée civilisation.

Peut-être faudra-t-il s'attaquer d'abord aux méthodes universitaires et rétablir l'esprit des humanités. La distinction science-lettres crée de funestes mentalités et entretient une ignorance profonde des fins réelles de l'homme. Elle produit, d'une part, des cerveaux arborescents, fleuris de formules et de graphiques, qui traitent les êtres vivants comme des abstractions et poussent la manie spéculative jusqu'au point où elle devient mortelle aux peuples — et, d'autre part, des demi-lettrés, têtes exsangues et sans contacts avec la réalité, bourrées de souvenirs et privées de savoir profond, bonnes tout au plus à pourvoir cette littérature de champignonnière et cette presse pompée de toute substance.

---

(1) Cette science a été nettement entrevue par Descartes qui, dans son *Traité des Passions de l'Ame*, va jusqu'à établir en quelle portion du corps l'âme a choisi d' « exercer immédiatement ses fonctions ». Cette partie du cerveau est une « glande fort petite située dans le milieu de sa substance ». Ce n'est autre que la glande pinéale, appelée aussi épiphyse ou œil pinéal par certains qui y virent un troisième œil atrophié qui s'ouvrait sur le monde intérieur. Mais de cela Descartes ne donne aucune preuve (scientifique), il en a seulement l'intuition. Il voit dans cette glande le seul centre de symétrie du cerveau et le seul lieu digne d'être le « siège principal » de l'âme.

Bergson a dépassé la mécanique cartésienne et reprenant le problème dans *Matière et Mémoire*, n'a pas voulu le poser en termes d'espace et assigner à l'âme un siège matériel.

Il ne faut plus de cette école à deux versants comme les toits de village où deux parties du cerveau qui s'ignoreront toujours rouleront en sens inverse où vont les feuilles mortes, mais un enseignement qui corresponde à un humanisme total où lettres et sciences recevraient même droit de cité, formeraient des êtres complets, conscients des destins de l'individu et du groupe et prêts aux disciplines comme aux sacrifices.

Cela seuls les clercs peuvent le dire et s'ils se taisent ils manquent à un élémentaire devoir. Il n'est pas jusqu'aux gens simples qui ne dénoncent les méfaits de l'instruction à sens unique, de grandes écoles où l'on forme en série des esprits qui envahiront ensuite les hautes fonctions et y installeront un préjugé analogue à celui de caste, mais plus dangereux cent fois, parce que ces esprits si aptes à faire la critique d'un problème sont incapables de faire celle de leur pensée. Nul ne s'enfonce plus dans l'erreur que ces gens-là : ils ne confessent pas même leurs fautes sur le bord de l'abîme et excellent à accuser les uns, le calcul des probabilités, les autres, l'aveuglement de ceux qu'ils devaient conduire.

Il serait temps que l'on créât une élite du bon sens et du caractère, un cadre de responsables; les maîtres devront y songer avant tout. On voudrait voir naître en France le goût des responsabilités avec la notion correspondante du désintéressement qui fait les grands commis de l'Etat comme les vrais serviteurs du peuple; alors qu'on y voit trop souvent l'indifférence ou la cupidité. On voudrait voir davantage d'honnêtes gens au beau sens où le XVII[e] siècle disait : l'honnête homme, notion qui n'a pas, hélas, survécu — et qui définissait une rencontre harmonieuse de vertus et de dons tempérés où la société dite classique voyait son œuvre parfaite.

Le rôle des clercs est de définir et de préparer le nouvel honnête homme qui sera le type de demain, comme le Discobole, ami de Socrate, fut celui d'Athènes, ou le chevalier de Bamberg celui de la noblesse franconienne, ou le caballero celui du peuple espagnol. Mais ce type est fragile comme l'est toute fleur ; il résume à la fois une race et une culture et, tel l'homme d'Oc, parfois il se précise au moment où

sa civilisation est en danger. Il faut donc le rendre possible tout en ménageant dès sa naissance les conditions de sa durée. A leur point d'achèvement, certaines espèces se trouvent désarmées dans la nature où rôde le mal sous la forme d'appétits élémentaires. Il faudra tenir compte des leçons de la science qui sont celles de la vie déshumanisée. Les types qu'ont voulu créer les maîtres de la Bhagavad Gita, Solon ou Corneille sont encore valables à ce jour.

Reste donc à vouloir un monde où ce nouvel archétype pourra vivre, un monde de la mesure et de l'harmonie dont l'homme à venir mérite — comme dit Joë Bousquet — d'être la conscience, mais, ajoutons-le, soit aussi la raison d'être. L'un digne de l'autre : quelle belle tâche pour les clercs ! Et précisément le plus urgent devoir des représentants de l'esprit est de se demander comment il va naître, de demander aux adversaires que la haine empêche de dialoguer mais qui devront bien un jour s'asseoir côte à côte pour en délibérer, quelle forme sera donnée à la société des honnêtes gens, pour que les bonnes volontés puissent déjà s'y employer. On aimerait que la question fût posée et surtout on aimerait entendre l'assurance que l'esprit ne sera pas boycotté, que le droit de libre examen ne lui sera pas enlevé, que les provinces de l'Etat fédéral à venir jouiront de droits égaux, qu'aucune n'essayera d'imposer aux autres une conception de la culture et de la vie que son génie rejetterait.

Voilà ce que les clercs devraient formuler sans retard. On assainirait déjà l'atmosphère spirituelle où s'érigera le monde futur.

Jean BALLARD.

CHRONIQUES

JOË BOUSQUET ET L'EXPÉRIENCE POÉTIQUE

L'œuvre de Joë Bousquet pose de l'intérieur le problème de la voyance sous sa forme la plus générale. Une fois réalisé, en effet, par préméditation ou par l'accident d'un mal physique, le dérèglement des sens ou plus généralement de l'appareil de la connaissance, les expériences du sujet sont-elles encore communicables ? et même sont-elles encore intéressantes ou valables ? Dès le début, Joë Bousquet définit la question d'une manière qui, à vrai dire, prépare une solution et nous oriente déjà vers elle : « une vision du monde », écrit-il, « serait-elle empêchée de prendre une valeur universelle par la difficulté de généraliser avec elle ce qui fut sa chance humaine de révélation ? » La thèse, on le voit, est en somme qu'il y a une pluralité de perspectives possibles sur le monde, perspectives dont la découverte, mais non la vérité, est relative à certains conditionnements du sujet. Essayer de transformer cette vision atteinte par privilège en une connaissance commune, c'est remettre en question la nature même de la parole, méditation qui, chez Joë Bousquet, (comme chez René Daumal, dont Bousquet parle excellemment dans un autre petit livre au titre significatif, « Traduit du silence ») rejoint une tradition classique de l'ésotérisme occidental. Essayer de définir aussi rigoureusement que possible une perspective de ce type, c'est la difficulté même de ce livre. Il est clair, en effet, que si la vérité (ou la valeur) d'une connaissance est indépendante de l'état de l'appareil connaissant, la pluralité des perspectives valables s'étend non seulement aux tentatives des poètes dont le héros est Rimbaud, mais encore aux tentatives de tous les mystiques (cf. le dérèglement par la technique de la nuit et du rien chez Saint-Jean de la Croix), de tous les drogués, et enfin de tous les fous : comment découvrir un critère qui permette de distin-

guer le délire dont l'étiologie est nettement morbide, des perspectives acceptables grâce à l'alibi poétique ou mystique ?

Une conséquence presque paradoxale, mais en même temps combien douloureuse, de cette tentative pour rendre la vision du monde indépendante de ses conditions d'affleurement, c'est qu'il devient impossible d'oublier un seul instant que cette vision est précisément le cadeau d'une position exceptionnelle. L'œuvre ne peut plus en aucune façon être considérée comme indépendante de l'état de son auteur, puisque cet état est sa condition sine qua non. La conscience de cette imprescriptible liaison paraît bien être une des plus importantes découvertes des derniers livres de Joë Bousquet, une de celles qu'il a le plus de peine et de mérite à surmonter. La tâche qui s'impose ensuite est, par un effort de lucidité et de rigueur presque surhumain, de décrire l'aspect du monde révélé de telle manière que tout arbitraire en soit minutieusement chassé : ainsi seulement aucune confusion ne sera plus possible avec les délires de la drogue ou de la folie. Ou, autrement, la tentative pour généraliser la vision dont on ne peut généraliser les conditions, se justifie par une sorte de clarté, de lucidité intérieure qu'il s'agit de faire jaillir et de tailler dans cette vision même.

A ce moment, la condition particulière du sujet connaissant a perdu presque toute importance, puisque celui-ci n'est plus que le lieu d'une pensée ou d'une parole plus vaste que lui (ainsi la statue qui ne dit pas : je suis odorat, mais : je suis odeur de rose). Que de fois dans ce livre, plus clairement encore que dans les précédents, l'auteur nous communique des pensées dont il parait lui-même le lieu de formulation bien plus que le penseur. Sorte de constante dépersonnalisation que l'on peut bien appeler mystique, sans que l'on aperçoive assez nettement toutefois, l'apparence de l'être avec lequel cette mystique nous met en communication.

Ou mieux transpersonnalisation, car cet effort coïncide constamment, dans ses techniques et dans son résultat, avec le dessein d'échapper à la forme du temps. Ce qui aboutit enfin normalement à deux conséquences fort importantes, la qualification d'un genre d'être, et la disqualification d'un genre de pensée.

Disqualification d'un genre de pensée, car en faisant évanouir et la dualité sujet-objet et le voile du temps,

notre progrès explique du même coup la pauvreté des connaissances dépendantes de ces obstacles, c'est-à-dire, la pauvreté de la connaissance sensible banale : « le réel ne pouvait prendre une forme sans que sa saveur m'échappe, comme si ma vision n'incarnait pas ma vue sans m'ôter le goût des couleurs » ; et même la dangereuse vanité de la connaissance notionnelle : « la pensée veut tout penser comme si c'était le meilleur moyen pour la connaissance d'aborder celui qui connaît. »

Et qualification d'un genre d'être, magnifique, fait de coïncidence avec la nature (naturante), et enfin avec la Parole : « Je veux dire que l'existence d'un homme sera son poison, si elle ne peut être sa parole. » Si bien qu'une méditation véritable sur la nature de la Parole permet finalement de donner une solution unique au système de l'équation esthétique et de l'équation éthique, de trouver dans la même intuition le principe d'une manière de dire et le principe d'une manière d'être.

Il semble d'ailleurs que ce soit ici une réflexion sur sa manière de dire qui ait amené Joë Bousquet à se définir sa manière d'être, et c'est peut-être la nature de cette voie qui explique l'imprécision relative de son point d'arrivée. Le dépassement des conditions subjectives de la pensée l'a entraîné presque nécessairement à un dépassement de la pensée elle-même, à un élan peut-être prématuré vers l'être a-notionnel. Si bien que c'est sur une théologie que devrait déboucher ce livre — théologie qui pourrait être non seulement celle de l'auteur, mais encore celle de toute expérience poétique.

Robert KANTERS.

JOË BOUSQUET OU LA VIE SURMONTÉE

Ceux qui se révoltent contre le destin, souvent sont ceux-là mêmes qui s'y résignent le plus volontiers. Vaincus avant le combat, ils ne lancent un défi à l'Ange borgne qu'avec l'espoir de sombrer doucement dans les secours qu'on leur apporte au nom du ciel par les moyens les plus terrestres. Certains — ils sont très rares — ne considèrent point l'adversité comme une épreuve et ils refusent de répondre à ses coups, profondément résolus à surmonter ce qui les terrasse. Pour ceux-là, après l'inévitable période de désespoir, il paraît nécessaire de se remettre en question et d'accomplir dans la solitude et le silence une métamorphose complète de leur être qu'ils situeront peu à peu dans un univers nouveau dont ils seront les propres créateurs. La loi qu'ils édictent pour leur compte, et à laquelle ils devront se soumettre sous peine d'un échec sans recours, leur ordonne de se séparer du monde extérieur. Celui qui vaincra sans lutte le destin s'interdira progressivement, non par volonté mais par goût, les promenades qui le rapprocheraient de ses frères dissemblables. Il renoncera aux horizons familiers, à l'air qu'il avait respiré, à la vaine protection du clocher, pour aboutir à une sorte de cécité psychique d'où naîtra lentement un paysage à sa mesure. Ainsi arrivera-t-il à s'enfanter dans la douleur qui se transformera elle-même en lumière.

Pour Joë Bousquet, grand expérimentateur des ténèbres, « il ne fit jamais assez noir ». Il descendit jusqu'au fond du gouffre, et, lorsqu'il retrouva le jour, ce fut pour prendre connaissance, non point de celui qu'il était, mais de celui qu'il allait devenir.

Attaché à ce qui détache les autres et détaché de ce qui les retient, Bousquet n'entreprit son œuvre que pour se recréer lui-même. Sa chambre, dont il fit fermer les fenêtres, depuis longtemps n'est plus celle d'un malade. Le malade s'accroche désespérément à ce qui le refuse. De son lit il ne cesse de contempler à travers les vitres une ligne d'arbres soumis aux variations de l'heure. Tout se déplace autour de lui seul immobile. Le malade se situe au centre d'un tryptique dont il est le présent avec la douceur du passé à sa droite et l'angoissant futur du côté de son cœur. Ceux qui viennent le voir, en

dépit de leur compassion, se sentent hauts de toute leur supériorité, tandis que ceux qui visitent Bousquet ont l'impression de comparaître devant leur propre conscience. Les fenêtres sont aveugles. Dans la pénombre de la large chambre bleue des peintures violentes pleines de sang et tordues de rêves illustrent les murs assoupis. Au centre, sur un lit bas, à la clarté d'une ampoule en veilleuse, un visage d'une architecture noble et puissante, un visage renversé et qui cependant vous domine, accorde étrangement les éléments composites de cette chambre vouée à un seul regard. Cantonné dans l'observatoire de son moi, Bousquet ne cesse de considérer le « mur de la fécondation ». L'objet le féconde et en retour il féconde l'objet. Il représente essentiellement l'Homme éveillé dans ses rêves, celui qui n'obéit pas à la nécessité humiliante de se transporter d'un point à un autre pour y former sa pensée. Chez lui seul peut-être, s'accomplit la miraculeuse union du sommeil et du réveil.

La pensée de Bousquet, d'une singulière agilité, se défait et se refait sans cesse ; elle brûle, élevant ses flammes à des hauteurs insoupçonnées, pour retomber sur elle-même et renaître ensuite de ses cendres. Ainsi, dans l'œuvre de Bousquet, à la place d'un développement cohérent doit-on voir une série de touches incandescentes. Ses livres se juxtaposent non comme une suite logique, mais comme les moments infiniment divers d'un même état exceptionnel. Le dernier en date, « *Traduit du silence* », pourrait également s'intituler : Traduit de Bousquet. Il semble que l'édition ait délivré son auteur d'importants fragments d'un journal qui est en quelque sorte le cinématographe de sa conscience. *Traduit du silence* se compose de notations pour la plupart assez brèves que séparent des intervalles d'où l'ouvrage semble tirer sa respiration et ses soupirs. Il contient des larmes cachées, des larmes d'enfant, des coins d'ombres crépusculaires où se dissimulent les personnages qui ne sont pas entrés en scène mais qu'on devine avant leur apparition.

Il semble parfois que deux êtres distincts aient tenu ce journal dont les dates servent de points de suture. L'un, épris des événements qui lui parviennent du monde sensible et qu'il transcrit sans avoir recours à de fulgurants aphorismes. Celui-là emploie volontiers un style rappelant celui des mémorialistes du XVIII[e], un style

d'une élégance tranchante, merveilleusement apte aux chroniques scandaleuses, par lequel aucun autre plan n'est possible que celui de la réalité quotidienne. On lui doit quelques tableautins achevés, des scènes d'une vérité criante où les attitudes des personnages, leurs gestes, leurs tics, se détachent avec une prodigieuse netteté : « J'ai longuement regardé des branches de mimosa qui baignent dans un pot de cristal. Le gui, déjà, resserre ses feuilles comme des griffes sur les baies blanches, étoilant de taches de plus en plus claires la couleur de mort qui le gagne. »

Ou bien : « C'était le soir d'un jour de printemps. La chaleur était dans les maisons d'où l'on entendait une pluie diluvienne qui rejaillissait sur le zinc des gouttières et le fer des balcons. Un homme brun est entré dans ma chambre, avec un visage rose et une cicatrice sur le nez qui m'avait empêché de le reconnaître. »

Mais ce pourvoyeur, ce tâcheron du réel se borne à apporter une matière en pâture aux aphorismes du second qui se méfie de l'abstraction et la rejette délibérément. Ainsi, le second reçoit du premier la sensation de ce qui lui *manque* et dont il a absolument besoin pour que sa vision intérieure épouse des formes concrètes et pour que, par suite, l'œuvre écrite prenne corps. Bousquet est le maître de cette dissociation de lui-même sans laquelle il serait incomplet. Il lui appartient de réunir ce qu'il avait au préalable divisé. Tout ce qu'il nous livre est élan. Elan de l'être, élan d'amour vers la glorification de la femme. La moindre de ses phrases est imprégnée de cet amour, la moindre de ses phrases est blonde et bleue, serait-elle la plus abstraite. Ce sont ces couleurs inséparables qui font l'unité de son œuvre. Il ne peut atteindre la poésie que par l'amour. La femme la plus banale, pourvu qu'elle soit belle, échappe le plus souvent au sens critique de Bousquet pourtant très acéré et parfois très cruel. Mais s'il lui fait grâce, c'est pour être en mesure de la déifier et de la dépasser par son amour. Car pour vivre dans l'univers qu'il s'est créé, Bousquet a toujours besoin d'être en état de dépassement. Ainsi arrive-t-il à une lucidité singulière qu'on confond souvent avec l'obscurité. Le mystère chez lui naît de l'extrême transparence de la pensée. Il se compose de feux qui s'interpénètrent. J'apprends que le prochain ouvrage de Bousquet s'intitulera : « Il ne *faisait* pas assez noir », alors qu'il avait choisi pour le premier

la même phrase au présent. « Il ne faisait pas assez noir. » Pourquoi ? Le premier titre formule certes un désir, tandis que le second me paraît exprimer une constatation. « Il ne faisait pas assez noir... » pour que l'expérience tentée s'accomplisse dès maintenant dans l'espace.

A-t-on remarqué l'extrême fluidité du style de Bousquet ? Cette qualité n'a rien à voir avec la construction grammaticale. Sa syntaxe est au contraire très ferme, très fortement articulée, mais elle s'applique à des sensations qui s'évadent de la terre, pour se rejoindre et se reformer dans l'espace. « Spires d'argent, oriflammes princières ». De là, cette lucidité inconcevable et ce défi lumineux aux esprits myopes qui recherchent la clarté en tant que délimitation. Chez Bousquet, la lumière n'est jamais prisonnière de l'objet : elle s'ouvre des chemins dans le ciel pour rejoindre « la pensée musicienne... »

« Jusqu'à présent, écrit Bousquet, notre amour a voulu que nous habitions elle et moi le souvenir de ma vie... Au sein du jour qui vient, comme une lumière jamais vue brille avec tous les feux de l'espoir, l'idée que cette vie n'a pas été... Et de fait, elle ne m'a jamais atteint, elle n'a pas tiré en moi mon aventure qui trouvait en elle un silence à sa ressemblance. » Ailleurs, cette petite phrase capitale : « Ne riez pas de mes paroles : elles sont les songes de mon silence. » Un silence qui lui appartient et qu'on doit distinguer cependant de la pensée ou du rêve ; un silence qui est l'essence même de Bousquet et dont la traduction serait infidèle si elle était accessible à ceux qui s'attachent à tout définir selon des règles de pensée qui leur ont été transmises.

« *Traduit du silence* » est un grand ouvrage d'intimité. C'est le saisissant portrait de celui qui ne se montre pas et qui a dit un jour sur lui-même : « La destinée d'un homme est celle qu'il n'aurait pas manqué de souhaiter, s'il avait eu, pour la choisir, l'esprit qu'elle s'emploie à lui former. »

Gabriel BERTIN.

PORTÉE ET LIMITES D'UN TÉMOIGNAGE

L'étonnante fécondité de Pierre Emmanuel est en soi assez remarquable pour expliquer en partie l'intérêt que l'on porte à ce jeune poète. Elle n'y suffirait point toutefois. Une singulière puissance d'imagination se dégageait de *Tombeau d'Orphée,* poème d'une indiscutable valeur mais dont il serait vain de dissimuler que les amateurs de Poésie le goûtèrent pour des raisons souvent opposées, sinon contradictoires, les uns sensibles au seul prestige visionnaire, les autres férus d'une idéologie qui s'avèrera sans doute, et avant peu, comme une des tares de ce lyrisme.

Voici des années qu'une œuvre de poète n'avait éveillé une telle attention de la part des revues et des quelques milliers de lecteurs qui constituent leur audience ordinaire. Les événements ne suffisent pas à rendre compte de cet engouement encore que dans la situation qui est celle de notre peuple on n'ait que trop tendance à découvrir des raisons plus ou moins plausibles de préserver une certaine foi en nos destinées. L'indéniable regain d'intérêt qui se manifeste en faveur de la Poésie est un aspect de cette psychose et le devoir de la Critique est de n'y point céder.

Sa tâche n'est point uniquement de découvrir des valeurs mais aussi de les vérifier. Peut-être lui faudra-t-il demain assumer une fonction à quoi elle a renoncé depuis les temps romantiques, celle de redresser le goût. En attendant, et faute d'une esthétique analogue à celle de nos grandes époques littéraires, l'essai critique faillirait à sa nature s'il persistait à n'être que commentaire ou apologie des œuvres soumises à son examen. Tout en s'efforçant d'en saisir les intentions et de les juger par rapport à celles-ci il devra tendre à une étude quasi objective et dépouillée de passion. Il lui faudra faire justice de notions aussi « inspirantes » que par exemple celle d'« engagement en Poésie », dont le tort est de n'être point vérifiables.

Sans se désintéresser systématiquement de l'auteur, de son expérience, de ses fins, le critique ne voudra les connaître qu'en fonction de l'œuvre. Le poème en tant que poème, le livre tel qu'il se propose au lecteur, sera l'unique témoignage dont il lui faudra tenir compte. Une telle tâche est aussi ingrate que malaisée. Nul ne

l'assumera sans commettre des erreurs. Elle implique de la part du critique l'acceptation des plus lourdes responsabilités. C'est à ce prix cependant, et à ce prix seul, que les revues, répudiant tout esprit de cénacle, rempliront leurs devoirs envers le public. En définitive la Poésie, et les poètes eux-mêmes, leur irritabilité dût-elle en souffrir, gagneront à cette restauration du libre-examen et du franc-parler.

Depuis le début de l'année quatre recueils de Pierre Emmanuel ont vu le jour : *Combats avec tes défenseurs* (Poésie 42), *Jour de colère* (Fontaine), *Cantos* (Fontaine), *Christ aux Enfers* (Ligne de Vie) et l'on nous annonce la parution prochaine de deux autres livres, *Hymnes Orphiques* et *Le Poète et son Christ*. De prime abord un tel rythme de production serait assez inquiétant si l'on ne tenait compte du fait que Pierre Emmanuel écrit depuis 1934 environ.

Si le lyrisme d'Emmanuel, par opposition à la Poésie proprement lyrique, au lyrisme d'introspection, suite du Surréalisme et de Baudelaire, peut comme celui de Patrice de La Tour du Pin et de Jean Cayrol être tenu pour une Poésie du Mythe, c'est à dire une poésie qui traite des mythes impersonnels, il y a tout de même des nuances dans cette attitude.

On peut, dans la mesure très relative où il est possible de classer, déceler dès à présent trois manières dans la Poésie d'Emmanuel :

La Poésie proprement mythique dont *Tombeau d'Orphée* est le type. Bien que fortement influencé par Jouve, Emmanuel y est passé maître et c'est là l'aspect de son talent qui attire le plus les critiques férus de philosophie.

Il y a ensuite la Poésie-Discours dont *Combats avec tes défenseurs* est la meilleure illustration. Très nourrie de Hugo, en réaction immédiate contre toutes les tendances issues du Surréalisme, elle vaut par la sincérité, la virulence du témoignage. Elle explique le succès d'Emmanuel auprès des critiques, du public, et en général de tous ceux qui souhaitent que la Poésie soit l'expression de la conscience française.

Il y a enfin le lyrisme gnomique dont les *Cantos* ont apporté la révélation. C'est celui qui nous donne d'Em-

manuel l'image la plus pure, l'expression la plus achevée. C'est par cette dernière manière qu'il rejoint les préoccupations de la Poésie pure et se dégage de la hantise des événements.

Christ aux Enfers dont nous devons la parution au poète Fernand Senez, animateur de la collection « Ligne de Vie », se rattache à la manière mythique. La plaquette groupe des fragments de *Le Poète et son Christ* et sans doute est-il préférable d'attendre d'avoir l'œuvre entière sous les yeux avant de porter un jugement. Dans les passages qui viennent de nous être révélés il y a d'une part le thème de la résurrection de Lazare, d'autre part celui de la descente du Christ dans les Limbes. Ils sont traités dans un style dont la grandeur a pour contre-partie des défauts tout aussi évidents. Un texte comme *Violence du mourir* est caractéristique de ce qu'il y a de meilleur et de pire dans l'art d'Emmanuel :

L'Origine paraît — bouche muette encore
mais ourlée par le sang et béante : Ses dents
sont des montagnes des vaisseaux et des enclumes
des défilés broyeurs de ciel et des montées
tonnantes de blancheur à la cîme, foulées
par le pied d'archange noir de la beauté.
Sa voûte de temps pur résonne en majesté
et tremble Son haleine en la fureur des pierres.

On retrouve là le type même de l'expression romantique, rhétorique des mots et rhétorique des images dont l'effet est incontestable à la première lecture mais qui ne résiste pas à l'examen. Il y a en de tels vers un manque absolu d'économie qui embrume également la vision et les idées et en dépit de l'éclat de celle-ci, de l'originalité de celles-là, les empêche de produire l'effet souhaitable. Celui-ci est par contre atteint dès qu'Emmanuel se contente de notations plus dépouillées, ainsi :

Le chant baigne la tombe antique et le chemin
de Béthanie est consumé par la lumière

ou encore ces trois vers de *Gloire* :

le blé des morts tombe en poussière, et les pieuses
jarres d'un vin suave à perdre la raison
se répandent vertige blond sur les murailles.

Il n'y a pas progrès technique par rapport à *Tombeau d'Orphée* mais l'inspiration est la même, péchant par excès de richesse, s'exprimant par un torrent verbal qui de loin en loin s'apaise et se répand en nappes transparentes et calmes. Ce sont alors les instants de beauté de cette poésie trouble. Reste à savoir si Emmanuel atteindrait à ces réussites sans cette mise en train verbale qui les suscite et empêche parfois de les goûter. C'est le style même de Hugo, de Hugo qui n'admettait pas que l'on procédât à une sélection dans les œuvres inspirées. On se souvient de la fameuse profession de foi à propos de Shakespeare : « L'Etna flamboie et bave... ». Je crois que nous sommes devenus plus exigeants et que tout gaspillage de dons nous est intolérable. Autant il serait ridicule de ne pas rendre hommage à Pierre Emmanuel, autant ce serait lui faire peu de crédit que de penser qu'il ne se corrigera pas lui-même.

On s'étonnera plus tard de la facilité avec laquelle, par réaction contre les balbutiements de l'avant-garde, les meilleurs critiques et le public de la période actuelle ont « donné » dans tous les panneaux de la rhétorique.

Qu'Emmanuel ait pu céder aux invites de l'éloquence sans pour cela s'y perdre, j'y veux voir la plus sûre preuve de la solidité de son talent. Ce talent n'est pas en effet un talent verbal, cette Poésie loin de valoir par l'idéologie qui est souvent intolérable vaut au contraire par la pureté des images, par la qualité de la vision. En résumé j'avancerais ce paradoxe qu'Emmanuel est contestable par les défauts que l'on admire en lui et admirable par des qualités que ses admirateurs tiennent pour négligeables.

C'est ainsi qu'il réussit cette gageure d'échapper à l'anecdote alors que *Jour de Colère* et *Combats avec tes défenseurs* n'attirent l'attention d'un certain public que dans la mesure où ce sont des poèmes de circonstances. J'entends bien que les circonstances actuelles sont d'une exceptionnelle gravité, mais contrairement à l'opinion reçue l'imagination d'un poète ne doit pas forcément en subir l'influence. Sans prétendre en rien restaurer on ne sait quelle fallacieuse tour d'ivoire, il faut convenir que le sens de la catastrophe et le goût de l'Apocalypse tels

qu'ils sont de règle en certains milieux littéraires sont des attitudes conventionnelles. On est même en droit de se demander si une certaine indifférence à l'égard des vicissitudes n'est pas la plus sûre garantie de la liberté du jugement et si l'on n'aliène pas quelque chose des droits de l'Esprit quand, sous prétexte de les vouloir défendre contre des menaces plus ou moins immédiates, on en suspend l'activité normale. C'est admettre comme possible le triomphe des valeurs que l'on répudie que de se révolter contre elles. Je crois que la Poésie n'a rien à gagner et tout à perdre en se mesurant avec les puissances temporelles. Si sa fonction est de servir certaines valeurs c'est uniquement par plus de fidélité et de ferveur.

Aussi bien la grandeur de Pierre Emmanuel en ses poèmes inspirés par les événements n'est-elle point dans la violence de la protestation mais dans la façon dont il exalte ce qui ne saurait mourir. Si l'imprécation et l'anathème sont le premier temps de cette Poésie violente, elle est trop pure pour s'y complaire. Elle atteint bientôt à une lumière de Jugement et même dans un poème comme *Je me suis reconnu* qui en constitue le sommet, ce n'est plus un sentiment de révolte contre le tyran qui s'exprime mais bien un sentiment de pitié où la plus haute charité et le plus parfait mépris se trouvent conciliés.

Emmanuel a donné lui-même la plus juste définition de la mission qu'il assume :

Et pourtant moi — l'Enfer — je vis en Toi, je crie
vers Toi, mon chant est Toi. Tout peut mourir : qu'im-
[porte
la mort à qui maintient la vigile du cri ?

Les poèmes inspirés par la Guerre Civile Espagnole, placés comme il convient sous le signe de Lorca, par la débâcle française, le magnifique texte intitulé *Sion* dédié à ce peuple « qui supporte le poids d'injustice de son Dieu », les thèmes de *La Sainte Face* traduisent dans un langage mystique devenu instinctif les sentiments les plus spontanés. Emmanuel est réellement l'interprète de la conscience de tous quand il écrit :

Seigneur Ta chair est la douleur de notre peuple

ou quand il définit si magnifiquement la fidélité à la Patrie :

Pitié pour nous Seigneur Tes derniers survivants
car tu nous as donné ces morts en héritage
nous sommes devenus les pères de nos morts

Jamais sans doute depuis Agrippa d'Aubigné on n'avait entendu d'accents aussi purs que ceux du passage « *O mes frères, dans les prisons vous êtes libres* », jamais aussi on n'avait exprimé une telle confiance :

il y a l'ordre des nuées et des cieux vastes,
il y a la respiration des monts très bleus,
il y a les libres lointains de la prière,
il y a les larges fronts qui ne se courbent pas,
il y a les astres dans la liberté de leur essence,
il y a les immenses moissons du devenir,
il y a dans les tyrans une angoisse fatale
qui est la liberté effroyable de Dieu

Les mouvements de cette ampleur sont nombreux dans *Jour de Colère* et ils expriment trop parfaitement les sentiments du lecteur pour que celui-ci prête attention à certaines facilités dans l'expression. Aussi bien les textes d'Emmanuel ne sont-ils pas faits pour être examinés sur le papier mais pour être lus à haute voix, peut-être même pour être criés. On s'exposerait à ne rien comprendre aux poèmes de *Combats avec tes défenseurs* si l'on oubliait qu'ils ont été conçus comme une réponse à certaines voix, que leur mode naturel d'expression ne devrait point être le livre mais le haut-parleur et qu'il y faut pour les goûter vraiment non l'atmosphère d'un intérieur paisible mais bel et bien celle d'un meeting. Il n'en reste pas moins que littérairement parlant les textes de *Combats avec tes défenseurs*, tout en étant aussi violents par le ton, marquent un progrès sur ceux de *Jour de Colère*. Le Poète a pris pleinement conscience de ses moyens et sait en jouer presque à volonté. En ce sens *Combats avec tes défenseurs* est un chef-d'œuvre dans un genre négligé depuis près d'un demi-siècle, l'éloquence poétique. Il serait difficile d'y déceler la part de l'inspiration, de la nécessité et celle de la volonté de traiter un sujet mais il semble bien que celle-ci soit prépondérante. Le cas est assez rare dans la Poésie actuelle pour être signalé.

Dès le premier poème *Soir de l'homme* se propose le thème emmanuelien par excellence, la confrontation entre la liberté divine et la nuit du monde :

Dieu fut jadis au creux des mains une eau limpide
au pied des monts sereins où chantaient les pasteurs

. . . .

Qu'est maintenant leur dieu ? O liberté ! contemple
la Terre une dernière fois avant l'adieu !

Ménades où reparaît le thème orphique, le bouleversant *Je me suis reconnu* où le poète dit sa part de responsabilité, la part de tous, dans le crime universel, ne sont que les épisodes d'une pensée qui trouve son apaisement dans la contemplation de la Croix :

Nous nous réjouissons parce que tout est Verbe,
Christ une fois pour toutes a étendu les bras.

. . . .

Puis contemplez la Croix ! car le vrai fruit toujours
est intact sur la haute branche de ce monde
le Christ mûrit avec lenteur tout le péché.....

Ainsi l'espérance d'Emmanuel trouve-t-elle son expression la plus haute en cette *Rhapsodie du Vendredi Saint* qui serait parfaite si ne venaient la déparer quelques images volontairement déplaisantes et qui datent déjà.

Les poèmes de *Cantos* contrastent si vivement avec ce lyrisme abondant et tourmenté qui charrie dans le même flot verbal scories et diamants, cris sincères et réminiscences, qu'un lecteur non averti hésiterait à les attribuer à Emmanuel. Ils n'en diffèrent pourtant que par l'expression. Ils reflètent exactement, mais avec quelle transparence ! les inquiétudes mystiques du poète. Il semble qu'à les écrire celui-ci ait voulu se reposer des démarches audacieuses qui constituent ses ordinaires entreprises. On sent, et l'hypothèse serait irrévérencieuse pour tout autre livre de ce poète, qu'il a du moins pris plaisir à écrire les *Cantos*. Alors que tant de poètes mineurs s'essoufflent à imiter le ton épique il est curieux de voir un Emmanuel s'essayer à la démarche inverse. Il en résulte un livre exquis dont le mystère loin de se diluer dans l'éloquence atteint au contraire à la plus troublante saveur :

Pourquoi verte, l'éternité ?
O douloureuse, ô ineffable
fougère encore repliée

Qui n'a senti en lui crier
les premières feuilles des arbres
ne sait rien de l'éternité.

On ne saurait en si peu de mots ouvrir de si vertigineuses perspectives. Cette image qui évoque celle de Goethe, « L'arbre doré de la vie est vert » est le type même de l'image parfaite car *il est vrai* qu'il y a quelque chose de mystérieux dans la fougère en tant que plante, et d'autre part l'image de la fougère en tant qu'offerte aux sens par le vers est directement saisissable. La pensée la plus subtile trouve ici sa plus concrète illustration. Presque tous les poèmes de *Cantos* sont de cette qualité. Une telle réussite dans le lyrisme gnomique atteste la richesse du clavier dont dispose Pierre Emmanuel. Pour la première fois la qualité propre de ce poète se révèle avec tout le dépouillement souhaitable, sans le prestige idéologique de *Tombeau d'Orphée*, sans l'intérêt de témoignage que présente pour un Français de 1942 le discours passionné de *Jour de Colère* ou de *Combats avec tes défenseurs*. En donnant *Cantos* Emmanuel révèle un incontestable métier. Il combat l'ange à mains nues et le terrasse.

Dans une période où l'on parle un peu trop à la légère de témoignage et de « grande » Poésie il n'est pas inutile de rappeler que la beauté d'un texte n'a rien à voir avec son ampleur. Seul, en fin de compte, témoigne pour une époque quelque « bibelot d'inanité sonore », un sonnet de Ronsard plutôt que l'épopée de Du Bartas, la « Chanson du Mal-Aimé » plutôt que l'œuvre entière de René Ghil, et de Mallarmé lui-même « L'éventail » n'est-il pas plus qu'« Igitur » assuré de chanter dans les mémoires ?

Léon-Gabriel GROS.

Fusées N° Spécial. Sincérité.

Chacun sait qu'il est difficile d'être sincère. Il doit être beaucoup plus difficile encore de savoir ce que c'est, qu'être sincère. Certes, M. Hubert Larcher définit très philosophiquement la sincérité comme « l'*attitude mentale consciente et volontaire selon laquelle l'être exprime le plus exactement possible son* « *être* » *et son devenir* ». C'est possible, même probable. Mais j'avoue que cette sincérité-là me paraît être un sujet de dissertation plutôt que le regard impitoyable dont je dois percer mes ténèbres, regard dont je n'ose suivre la direction pas plus que je n'en ose enfreindre les ordres. Nous ne connaissons guère notre sincérité que par l'amertume de la honte que laisse le passage du mensonge. C'est pourquoi la *Lettre sur l'Art de mentir*, de René Daumal est pleine d'enseignements précieux.

Car chacun porte en soi sa propre sincérité et la tentative de *Fusées* aurait pu être audacieuse. Cerner sa sincérité, la définir, la préciser, la traquer au fond de soi, pour la ramener toute vivante et toute pauvre et dire : voilà, c'est elle, c'est moi. Ç'aurait pu être très beau et redoutable. Nous avons heureusement échappé à ce danger. Il reste une série d'études de valeur inégale dont beaucoup sont intéressantes et parmi lesquelles, mise hors de pair la Lettre de Daumal, nous avons plaisir à signaler celles de Charles Mauron et de Christian Harrel-Courtès qui voit justement dans la technique (en poésie) une garantie de sincérité. A signaler aussi l'étude de M. Michel Mohrt sur la *Sincérité de Montherlant* : « *Il n'y a pas de doute sur la sincérité du combattant qui est tué sur le champ de bataille. Mais celui qui en revient, — et qui en parle ? On suspecte toujours celui-là qui a échappé aux conditions logiques de son destin.*

L'héroïsme qu'il avait mis dans sa vie, Montherlant l'a transporté dans sa littérature. Mais le sort du héros est de mourir, et de mourir jeune. C'est une dure condition que de survivre à son héroïsme. »

Un grand nombre de collaborateurs à ce numéro ont pris une direction dont on n'ose dire qu'elle était imprévue et se sont uniquement occupés de la sincérité de Luc Diétrich. Pourquoi ? Fallait-il un pendant à un récent numéro de *Pyrénées*, ou bien Luc Diétrich doit-il

être considéré désormais comme un parangon ? Son œuvre nous inspire la plus vive sympathie et nous ne doutons pas qu'il ait écrit « un livre bouleversant d'une beauté exceptionnelle », puisque Paul Eluard qui le déclare, n'en a pas dormi de la nuit et a rêvé de l'auteur les deux nuits suivantes. Mais, outre que la sincérité d'un écrivain est son secret, qu'il est indécent — et bien inutile — de chercher à lui arracher, il nous plaît de savoir que la pudeur l'accompagne. Comme dit Luc Diétrich lui-même : « *La sincérité n'opère que si elle est enfoncée, emmurée en nous... Nous courons deux dangers quand nous en usons au dehors : le premier c'est de la perdre, le second c'est de tuer quelqu'un d'autre.* » On peut avoir confiance en qui prononce de telles paroles. Qu'on y prenne garde cependant : trop d'indiscrétion risquerait « d'en user au dehors » et de le perdre.

Profil Littéraire de la France : Numéro 10.

Rien de bien neuf dans ce damier de poésie sinon la juxtaposition sur un même sommaire de noms connus comme ceux de Ribemont-Dessaignes et de Nicolas Bauduin. Elle aurait fait hurler, il y a quelques années où l'on ne concevait pas qu'un directeur de revue pût être assez audacieux pour la tenter. Les circonstances auront fait naître le Magazine poétique. Après tout c'est tant mieux. Nous constatons ainsi qu'il n'y a pas un tel abîme entre un néo-classique et un rescapé du dadaïsme, qu'ils ne puissent communier en littérature.

Les réussites de Philippe Chabaneix sont parfois choses exquises, mais où est la frontière entre l'exquis et le frêle ?

Numéro 11. *Poésie de Paris.*

J'erre à travers mon beau Paris sans avoir le cœur d'y mourir. Ah ! qu'il était beau mon village ! L'aurore grelottante en robe rose et verte s'avançait lentement sur la Seine déserte. O Paris, tu me vois marcher, à l'heure où l'on entend dans l'ombre taciturne, la charrette du maraîcher.

Tu l'reverras Paname !

Pyrénées Miscellanées.

Une étude de Pierre Darmangeat sur Saint Jean de la Croix, une autre de Paul Renucci sur Pirandello.

Le beau poème de Joë Bousquet illumine le numéro comme une chose réelle illuminerait des ombres.

Jean TORTEL.

LA PEINTURE

A LA GALERIE JOUVENE : JEAN COUTY

Il est souvent question de la ferveur, mais elle ne se montre guère. Jean Couty, lui, la possède, et il l'exprime dans son œuvre. Ne lui demandez point des impressions à fleur de peau, n'attendez rien de sa part qui soit élégant, maniéré, distingué, exquis. Ce n'est pas un petit maître. Couty est un homme profondément épris de peinture et qui met en elle toute sa foi. Une foi robuste, carrée, râblée, plutôt austère que truculente. Chez lui aucune recherche de l'effet ; il ne tend pas même volontairement à l'âpreté et la rudesse. En ai-je connu de ces faux géants qui n'étaient au fond que des athlètes de foire. La robustesse de Couty, par contre, est sans apprêt. Elle s'apparente à une grande humilité. Couty est le contraire d'un virtuose. Ainsi, se mêle-t-il parfois quelques maladresses à sa facture. Il les confesse ingénument sans interrompre sa marche lente et sûre vers la grandeur. Il médite beaucoup avant de peindre — et après. Ses œuvres semblent le résultat d'une prière. Rarement l'occasion nous a été donnée de voir autant de signes de foi qu'à la Galerie Jouvène lors de l'exposition de Jean Couty. Cette exposition vaut d'abord par l'unité. Qu'il s'agisse de portraits ou de paysages, la gravité y est partout présente. Le sourire désinvolte en est absent. Nous sommes dans le royaume du plain chant. Une religieuse froideur nous gagne à l'aspect de ces moines au regard extatique dans un visage émacié et dont les mains dures se joignent pour contenir et libérer à la fois l'élan de leur cœur vers Dieu. Non loin d'eux, des expressions de détresse humaine : une petite fille qui semble abandonnée sous le poids d'un lourd destin, une autre comme ballonnée de misère, que protège une sœur de charité à l'ample robe noire dans l'atmosphère glaciale d'un parloir. Cela traité avec des tons ingrats et qui cependant se soutiennent, se complètent, s'accordent sourdement et nous permettent de penser que Jean Couty possède des dons exceptionnels de coloriste. Une série de paysages industriels des bords de la Saône nous confirme cette impression : maisons hâves se reflétant dans l'eau terne auprès des grues métalliques pointées vers le ciel. Une tristesse secrète se dégage de cet ensemble, une grande douceur aussi.

Jean Couty ne cherche pas les succès faciles. Il exerce son ambition envers lui-même, et il a déjà beaucoup obtenu.

Gabriel BERTIN.

CONFERENCES

AU CASINO D'AIX-EN-PROVENCE

CAUSERIE SUR LES CAHIERS DU SUD ET LE NOUVEAU JEU D'ADAM ET EVE

Monsieur Serra, l'avisé directeur artistique du Casino d'Aix-en-Provence, a eu l'heureuse idée pour la saison 1942-1943, d'organiser une série de causeries littéraires à l'intention du public distingué qui fréquente à l'heure du thé la salle élégante du Vendôme.

La première causerie fut consacrée aux *Cahiers du Sud* et au théâtre de notre collaborateur et ami Gaston Mouren à propos de sa dernière pièce *Le Nouveau Jeu d'Adam et Eve* qui a obtenu récemment le grand prix littéraire de Provence. C'est M. Le Lionnais qui s'acquitta de cette tâche avec infiniment d'esprit et de talent. Causeur disert, précis, abondant, M. Le Lionnais parla des *Cahiers du Sud* et du rôle essentiel qu'y tient la poésie, sans laisser dans l'ombre toutefois les diverses activités de notre revue se rapportant à la philosophie, à l'esthétique, aux littératures étrangères et aussi au théâtre. C'est à propos du théâtre, auquel les *Cahiers du Sud* ont toujours fait une large part que M. Le Lionnais nous entretint de Gaston Mouren et de son œuvre dramatique, *Le Nouveau Jeu d'Adam et Eve,* qu'il présenta comme un drame d'idées et dont il fit une analyse minutieuse et extrêmement lucide. Il loua chez l'auteur le sens de la grandeur tragique et aussi le don de la vie en dépit du caractère symbolique de ce drame. *Le Nouveau Jeu d'Adam et Eve* traite d'un problème essentiel et d'une actualité pathétique, celui de la perdition de l'homme par la connaissance.

Après l'exposé éloquent de M. Le Lionnais, deux scènes de cette œuvre remarquable furent données à la scène.

Le conférencier et les interprètes obtinrent le plus vif succès et furent chaleureusement applaudis, de même que le poète Toursky. Ce dernier lut en intermède d'admirables poèmes de Loys Masson, Jean Cayrol et de lui-même.

G. B.

CONFERENCES DU C.R.A.F.

Mlle Madeleine Roumilhac a inauguré la série de conférences du C.R.A.F. par une causerie de Léon-Gabriel Gros sur deux poètes : Louis Brauquier et Jean Tortel, causerie qu'illustrèrent des récitations de poèmes de Toursky.

Le choix fait par Léon-Gabriel Gros d'œuvres si dissemblables que celles de Brauquier et de Tortel marque une intention de plus en plus affirmée dans sa critique. La poésie n'est l'apanage d'aucune école et c'est en rétrécir le champ que la borner à quelques messages. Ce n'est pas en distillant à perte de sens comme le fait certaine critique les essences cachées en certaines œuvres très hautes de poètes types qu'on la servira le mieux car on s'expose à la priver de son rayonnement et de ses résonances plus largement humains.

Brauquier, poète de l'espace, du réel puissant et brutal, nous entraîne en pleine féerie solaire, dans la houle et le vent salubre. Cela vaut bien la pénombre où la poésie vit depuis cinquante ans attirée par l'incantation symboliste. Pourquoi, sous couleur d'approfondissement, de recherches, renoncer à l'émotion simple et, osons le mot en poésie, à la santé ? Si, comme je le crois, le poète est celui qui découvre les sources de la vie et nous les fait aimer, son œuvre doit nous faire éprouver le plaisir d'une gorgée d'air pur. C'est bien celui que me donne Brauquier. Je sais que cette poésie a l'air d'ignorer Lautréamont, Mallarmé, Apollinaire, mais que m'importe ! Réagissons contre ce snobisme d'avant-garde et ne boudons pas notre plaisir.

Léon-Gabriel Gros développa les ressorts de ce lyrisme et expliqua à merveille ses correspondances avec notre cité maritime. Les poèmes que Toursky nous lut, avec beaucoup d'art, *Mort de l'Armateur, Mort du Docker*, achevèrent éloquemment la démonstration.

Avec Jean Tortel, la poésie se fait plus intime. A l'ardeur du jour succède la méditation sous la lampe, à la geste du marin, du héros quotidien, succède la passion de l'homme aux prises avec les forces obscures, avec ses propres démons. Tortel, nous dit Gros, cherche l'humain dans les signes les plus humbles de l'être, la complicité du concret. Le monde inanimé entre en confidence, dit ses secrets ; la maison élargit le mystère du dormeur et le paysage se pénètre du rêve de l'homme. Une grave fraternité baigne tout le créé, un même drame le possède. C'est ainsi que Jean Tortel reste en communion avec les choses et n'est à aucun moment

absent de leur tragique destin. Fidèle à la mission temporelle du poète il participe à toute heure à l'événement, mais il ne consent pas à en être le narrateur ; il le transcende. *Les Habitants de la Terre*, poème dit avec émotion par Toursky, témoigne de cette présence à l'histoire.

La conférence de Louis-Paul Guigues avait pour thème : « *L'Art au service de la Mort* », ce qui supposait une idée exhaustive de celle-ci. Nous sommes, on le devine, dans un système de pensée religieuse, qui fait de la mort un passage et un accomplissement. L'art stylise, il est choix et rythme, il néglige le reflet pour la clarté, l'apparence pour la réalité. Il vise à la durée, il conserve, il affermit l'âme dans la grandeur. Qui ne voit dans ce point de vue la condamnation de la pensée littéraire et artistique de ces cinquante dernières années, de l'impressionnisme en peinture, du symbolisme, du surréalisme en poésie ? Nous réentendons à travers les magnifiques développements de M. Guigues le procès que fit Julien Benda à la philosophie bergsonienne, ses attaques contre Belphégor, contre une esthétique accordant le primat à la sensation sur l'émotion, au tremblement sur la sérénité, au désordre sur la règle. C'est dans l'ordre : Belphégor s'est appelé Romantisme, Symbolisme, Surréalisme, qui furent chaque fois la révolte d'esprits libres contre les académismes auxquels aboutirent les écoles classiques décadentes. Mais l'art ne peut se borner à embaumer la beauté, fût-elle saisie dans son expression la plus pure. Il doit aussi la prendre sur le vif s'il veut toucher les hommes à tout moment de la durée. Ce qui fait la grandeur impérissable de l'art grec, c'est précisément ce frisson que gardent ses chefs-d'œuvre à travers le temps.

J. B.

Cahiers du Sud

PARAISSANT CHAQUE MOIS

Directeur : JEAN BALLARD

Rédacteurs en Chef : Léon Gabriel GROS et Gabriel BERTIN

Correspondants : Joë BOUSQUET (à Carcassonne)

Emile DERMENGHEM (à Alger)

SERVICE PUBLICITE (Extra Régionale)

« *La Correspondance de Presse* », Agence de Presse et de Publicité

Directeur Général Georges BERARD QUELIN

4, Cité Vaneau - PARIS (7e)

Téléphone : Invalide 13-11 (5 lignes groupées)

C. C. P. Paris 3092-24

AGENTS GENERAUX

Paris (et région Parisienne) : José CORTI, 11, rue Médicis

Suisse : Editions d'Art ALBERT SKIRA, 4 bis, Passage des Lions, Genève

La Revue est en vente dans les librairies principales des villes de France, d'Afrique du Nord et de la Suisse.

Conditions d'Abonnement :

FRANCE ET COLONIES

Un An : 125 francs. — *Six Mois* : 80 francs. — *Prix du N°* 15 francs

ÉTRANGER

Un An : 180 francs. — *Six Mois* : 100 francs. — *Prix du N°* 20 francs

Compte chèques postaux Marseille **137.45**

Toute la correspondance administrative et littéraire doit être adressée au siège de la Revue, 10 *Cours du Vieux-Port, Marseille. Le Directeur reçoit le mercredi de* 18 *h. à* 20 *heures.*

Téléphone : D. 53-62

Les manuscrits non insérés ne sont retournés que s'ils sont accompagnés de timbres représentant les frais d'envoi.

PRIX DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE :

GRAND PRIX DE LITTÉRATURE :

JEAN SCHLUMBERGER

JALONS

35 Fr.
sur vélin 60 Fr.

PRIX PAUL FLAT :

ROGER SÉCRÉTAIN

PÉGUY SOLDAT DE LA VÉRITÉ

35 Fr.

ROMANS :

VIENNENT DE PARAITRE :

ANDRÉ BEUCLER

LA BÊTE DE JOIE

45 Fr.
Velin Navarre 100 Fr.

PIERRE BRIVE

PEINE PERDUE

48 Fr.
Vergé d'Arches 135 Fr.

ÉTUDES SUR LE ROMAN :

Deux études qui ont soulevé un intérêt passionné sur l'état actuel du roman dans la littérature et dans la société :

KLÉBER HAEDENS

PARADOXE SUR LE ROMAN

22,50

ROGER CAILLOIS

PUISSANCES DU ROMAN

40 Fr.
Bouffant Mondial 60 Fr.

CRITIQUE :

LOUIS GILLET, de l'Académie française

STÈLE POUR JAMES JOYCE

40 Fr.
Bouffant Escarfail 60 Fr.
Velin Navarre 85 Fr.

LÉON PIERRE-QUINT

MARCEL PROUST. SA VIE, SON ŒUVRE

(reimpression)

40 Fr.



SAGITTAIRE





ROBERT LAFFONT

Editeur. 19 a, Rue Venture — MARSEILLE

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL :

POÉSIE

TOURSKY

LES ARMES PROHIBÉES

Un vol. in-8 tellière .... 33 Fr.
Sur velin satiné .... 90 Fr. ; sur Rives, à la forme .... 150 Fr.

MARGUERITE SOLEILLANT

PRISON DE FOUGÈRES

édition illustrée de bois originaux gravés par D. GALANIS
Un vol. in-8 cour. tiré en deux couleurs, à 942 exemplaires numérotés
sur « Auvergne » .... 160 Fr. ; sur velin de Vidalon .... 77 Fr.
sur « Auvergne », réimposé in-4° cour., avec suites .... 450 Fr.

LANZA DEL VASTO

LE CHIFFRE DES CHOSES

LIVRE PREMIER (1.100 exempl. numérotés) .... (épuisé)
LIVRE SECOND (1.100 exempl. numérotés) .... 70 Fr.

PANORAMA DE LA JEUNE POÉSIE FRANÇAISE

Introduction par **RENÉ BERTELÉ**
un fort vol. in-16 jésus, 400 pages .... 54 fr.

HÖLDERLIN LE POÈTE

Etude critique de *Maxime Alexandre*, suivie d'un choix des œuvres du grand poète romantique allemand. Un volume in-16 jésus, sur vergé teinté, portraits et autographes .... 42 Fr.

FRANZ TOUSSAINT

CHANTS D'AMOUR ET DE GUERRE DE L'ISLAM

Edition de luxe tirée en deux encres, illustrée de douze héliogravures en couleurs d'après les aquarelles originales d'ANTOINE DE ROUX.
Un beau volume in-16 jésus, sous couverture illustrée par A. de Roux 90 Fr.
Sur vélin d'Arches, à la forme (75 ex. numerotés) .... 590 Fr.

ROMANS, THEATRE, ESSAIS de *François de Roux, Marcel Brion, Gabriel Boissy, Luc Diétrich, Lanza del Vasto, Raymond Cristoflour* (avec la collaboration de *La Varende* de l'Ac. Goncourt, *Léo Larguier*, de l'Ac. Goncourt, *Paul Claudel*, etc..), *Jean Variot* (avec la collaboration de *Gaston Baty, Jacques Dapoigny, François Deseuze*, etc..), *Henri Pourrat, Philippe Dumaine, Marie Mauron, Mario Meunier*, etc... etc...

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Cahiers du Sud

PARAISSANT CHAQUE MOIS

Directeur : JEAN BALLARD

Rédacteurs en Chef : Léon Gabriel GROS et Gabriel BERTIN

Correspondants : Joë BOUSQUET (à Carcassonne)

Emile DERMENGHEM (à Alger)

SERVICE PUBLICITE (Extra Régionale)

« *La Correspondance de Presse* », Agence de Presse et de Publicité

Directeur Général Georges BERARD QUELIN

4, Cité Vaneau - PARIS (7e)

Téléphone : Invalide 13-11 (5 lignes groupées)

C. C. P. Paris 3092-24

AGENTS GENERAUX

Paris (et région Parisienne) : José CORTI, 11, rue Médicis

Suisse : Editions d'Art ALBERT SKIRA, 4 bis, Passage des Lions, Genève

La Revue est en vente dans les librairies principales des villes de France, d'Afrique du Nord et de la Suisse.

Conditions d'Abonnement :

FRANCE ET COLONIES

Un An : 100 francs. — *Six Mois* : 65 francs. — *Prix du N°* 10 francs

ÉTRANGER

Un An : 150 francs. — *Six Mois* : 85 francs. — *Prix du N°* 15 francs

***Compte chèques postaux Marseille* 137.45**

Toute la correspondance administrative et littéraire doit être adressée au siège de la Revue, 10 Cours du Vieux-Port, Marseille. Le Directeur reçoit le mercredi de 18 h. à 20 heures.

Téléphone : D. 53-62

Les manuscrits non insérés ne sont retournés que s'ils sont accompagnés de timbres représentant les frais d'envoi.



excusable...

A ALGER.

PEINTURES. — CONGRES DES ANCIENS ELEVES DES MEDERSAS.

Quelque 120 expositions de peintures cette année à Alger ne sont pas parvenues à épuiser complètement le zèle des visiteurs et l'engouement des acheteurs. Les premiers apprécient des présentations parfois excellentes et dont la moyenne est des plus honorables. Les seconds se recrutent tant parmi les amateurs éclairés et fervents assez nombreux ici, que parmi les gens désireux de placements et de valeurs-or. « Est-ce bien peint à l'huile ? Est-ce vraiment fait à la main ? » s'inquiètent alors ces derniers au moment d'emporter le tableau.

Parmi les expositions de cette fin de saison, il convient de citer celles de MM. Lepage et Cante, pensionnaires forts doués de la Villa Abdeltif, aux toiles toutes marquées de sentiments délicats ou profonds ; de M. Lhote, qui semble aimer maintenant tout particulièrement et manie avec virtuosité la gamme des jaunes et n'a rien perdu de ses qualités de constructeur ; les documentaires très vivants et habilement présentés, rapportés du Sahara et du Soudan par M. P. E. Dubois et par Mlle Monique Gras ; les étonnantes, rayonnantes et apaisantes peintures sur soie des jeunes artistes indochinois Mai-Tu et Le-Pho, évoquant la vie intime, toute douceur, sérénité, fraîcheur, rêve et sagesse, sous leurs pinceaux, des femmes et des enfants d'Annam, et dont le succès à tous égards fut éclatant.

Les anciens élèves des Médersas d'Algérie se réunissent chaque année. Jusqu'ici il s'agissait de reprendre un confraternel contact et de savourer en commun un excellent cousscouss. Les efforts persévérants, les vœux réitérés du recteur Hardy, les qualités d'organisation, l'autorité et la foi du nouveau directeur de la Médersa d'Alger, le conseiller national Ibnou Zekri, ont, cette année où le cousscouss est moins abondant, permis d'ajouter aux agapes une substantielle nourriture intellectuelle, sous la forme d'un Congrès au cours duquel sont lues des communications scientifiques et est élaboré un programme d'études, de traductions et de publications. M. le Gouverneur Général Yves Châtel avait tenu à présider lui-même la séance inaugurale. Il a insisté, dans son allocution, sur la compatibilité de la religion musulmane et du progrès, ainsi que sur le rôle essentiel des méderséens, traits d'union entre le gouvernement et ses administrés, comme entre la civilisation française et la culture arabe.

La Médersa d'Alger s'élève près de la très jolie mosquée de Sidi Abderrahman dont le savant Georges Marçais a, dans une promenade-conférence, décrit la construction et détaillé les mérites. Ce Sidi Abderrahman est le saint patron d'Alger. C'était un lettré plein de sagesse. Il est le héros d'une amusante et significative anecdote d'allure folklorique comme on en trouve souvent dans les hagiographies : Un autre saint, Sidi Mahommed ben Aouda faisait de grands miracles, mais manquait de modestie. Il avait besoin d'une leçon pour progresser dans la voie spirituelle sans s'arrêter aux prestiges extérieurs. Comme il était venu un jour du fond de l'Oranie à Alger monté sur un lion, Sidi Abderrahman l'invita à dîner et à coucher. Le lion fut mis pour la nuit à l'étable, près d'une vache. Le lendemain matin, quand Ben Aouda voulut repartir, il chercha sa monture, plus de traces du lion... La vache de Sidi Abderrahman l'avait mangé.

E. D.

LETTRE D'AJACCIO

(Ce n'est d'ailleurs plus Ajaccio ; la grande baie, qu'on prétend aussi belle que celle de Naples, s'élargit lentement jusqu'à ne former qu'une ligne à peu près droite, pour reprendre bientôt sa place modeste parmi les profondes déchirures de l'île. Quand les deux clochers de la ville ont eu sonné vingt coups, ce qui faisait cinq heures du soir, le **Cyrnos** enfin gorgé de troncs d'eucalyptus a pris le large. Nous doublerons dans peu de temps le cap des Sanguinaires. La mer se gonfle et rend difficile d'écrire : mais il faut enfin tenir ma promesse).

Confidence : c'est par Calvi qu'il faut aborder la Corse. Une descente presque furtive à l'Ile-Rousse, où le navire avait stoppé pour une heure, m'avait donné l'avant-goût du pays ; mais je me croyais plutôt dans un petit port grec ou dans quelque vieille colonie française : les maisons roses, les balcons, l'église derrière les palmiers — tel j'imaginais un village de la Martinique. Un peu avant midi, dans une lumière radieuse, je découvrais Calvi sur son rocher qu'escaladent les cactus gigantesques ; et, une fois à terre, je savourai comme un réconfort l'indifférence des gens de ce pays, dont pas un ne s'offrait à porter mes bagages : vous comparerez avec la sortie de nos grandes gares. Par contre, une rare aménité dans le désir de guider, de rendre service. Je ne m'attarderai pas sur diverses difficultés alimentaires ;

le soleil de janvier était trop éclatant sur le quai aux beaux palmiers pour qu'un repas médiocre pût m'assombrir. Au fond de la baie, marquant la rencontre des montagnes et de la mer, la longue plage abandonnée, avec ses dunes et ses feuillages sombres, imitait mieux que jamais un rivage des mers du Sud. On rêve alors d'anciennes aventures qui n'ont jamais eu pour champ que la mémoire. Rien de plus vertueux, aujourd'hui, que ces contrées (bien que certains regards... mais il faudrait d'abord se familiariser avec un pays tout en sourdine). Un peu plus tard, assis sur les pierres du rempart, je lisais le dernier chapitre de la **Chartreuse.** J'admirais l'accommodement de la piété et de l'amour; chez nous un pareil accommodement prend aussitôt des airs d'hypocrisie. (« La crudité, écrit Stendhal dans ses **Mémoires sur Napoléon,** est un défaut de style, mais l'hypocrisie est un défaut de mœurs tellement prédominant de nos jours, qu'il faut se précautionner de toutes les ressources pour n'y être pas entraîné. »). Encore Stendhal, direz-vous. Je m'excuse. J'ai beaucoup pensé à lui pendant tout ce voyage, surtout quand j'étais à Bastia, à la hauteur de Civita-Vecchia ; je ne sais s'il est jamais venu en Corse, quoiqu'il en parle fort bien, mais ses livres s'y montrent bons compagnons de route. Mais soit, je vous promets de ne plus prononcer son nom.

Il y a une heure à peine, j'étais sur l'île et ne distinguais rien. J'étais Corse, admirais en bloc et ne graduais pas mes souvenirs. Mais il a suffi que quelques vagues me rapprochent du continent pour que s'ordonnent les objets de ma future nostalgie et, dans la gloire fruste de ses murs jaunes, c'est Calvi qui les domine tous. On a vite épuisé le charme de Corte, abîmé par de hautes constructions nouvelles ; et j'ai eu la plus médiocre impression de Bastia où je m'étais pourtant réjoui, après des semaines de solitude parmi les neiges, de retrouver la mer. Or jamais je n'ai vu la Méditerranée aussi sombre ; eaux, ciel, tout était de plomb ; de sorte que la frange d'écume, seule clarté du paysage, semblait étincelante. Un vent mauvais soufflait sur la ville, auquel a succédé la pluie. Mes seules consolations ont été le spectacle des montagnes sous la lune, en revenant le soir dans le car en ruines ; un ou deux beaux visages sur la place de la Mairie, où les femmes apportaient leurs revendications ménagères ; et la statue de Napoléon, sur la grande place, face à la mer, à sept kilomètres de l'île d'Elbe...

Ajaccio — oui. Sur l'île, quand on croit arriver dans une ville, on trouve un village ; et quand on attend une préfecture, c'est une petite ville transformée en capitale. J'ai bien aimé, dans la maison des Bonaparte, un luxe rustique qui rappelle la maison de Gœthe (au moins cette partie de la maison où travaillait le conseiller-poète) ; j'admirai surtout les peintures agréables et étonnamment discrètes des plafonds : dans les autres grandes demeures que j'ai visitées, la profusion des couleurs en un même lieu, sans grand souci de leur accord, les nombreuses fresques en trompe-l'œil, toutes ces parures violentes étaient plus pittoresques que vraiment séduisantes. Pour en revenir à Ajaccio, dont je distingue encore une tour et la pointe d'une jetée, et où m'avait conduit un tacot digne de celui qui menait d'Iéna à Weimar, je suis monté plusieurs fois à la grotte où venait méditer le jeune Bonaparte. On a dressé là une statue de l'Empereur ; mais c'est le jeune général qu'on y voudrait voir, à l'âge où il est revenu dans sa ville. On montre, dans sa chambre, la trappe par laquelle il échappait aux partisans de Paoli quand ceux-ci prétendaient l'arrêter (que d'activités opposées dans la vie du libérateur de la Corse, tantôt avec la France, tantôt contre elle, et pour elle à nouveau !). Tout près de la maison Bonaparte, une grande bâtisse, pour rappeler que Paoli y a séjourné, arbore ce télégramme en lettres d'or : **« Pascal Paoli retour exil 1790 vint Ajaccio 1791 sur invitation Municipalité et Jos. et Nap. Bonaparte ».** Les environs de la ville sont fort beaux, soit qu'on marche en direction des Sanguinaires jusqu'à la petite chapelle des Grecs que nous avons doublée tout à l'heure, soit qu'on grimpe, par la route des crêtes, sur la verte colline qui domine le golfe. Le jour que j'y montai était jour de jeux collectifs, de chants et de promenades. Dans les prairies, sur les pentes, des rondes se formaient et des filles chantaient une chanson que j'ai notée pour vous.

Jean LAMBERT.

(A Suivre)

CHORALE RAFFAT DE BAILHAC

Nous apprenons que la Chorale **Raffat de Bailhac**, qui nous donna l'an dernier, d'excellentes exécutions (messe de Vittoria, cantate et chorals de Bach, chants de la Renaissance), vient de reprendre son activité. L'effort de ce groupement, dont le programme comprend des œuvres telles que le Magnificat de Bach, l'Orféo de Monteverde et des messes de plain chant, intéressera aussi bien les mélomanes auxquels il s'adresse que les chanteurs désireux de participer, sous la direction d'un musicien éclairé, à un remarquable mouvement d'Art.

Signalons à ces derniers que la Chorale R. de Bailhac qui travaille régulièrement une fois par semaine, à 18 h. 30, Maison Gebelin (77, Rue Saint Ferréol), ne demande qu'à les accueillir.

AU CASINO D'AIX-EN-PROVENCE

Nous annonçons à nos lecteurs qu'une séance consacrée aux activités des **Cahiers du Sud** aura lieu le Mardi 3 Novembre au Casino d'Aix-en-Provence.

Cette séance inaugurale des matinées poétiques organisées par Monsieur Serra — directeur artistique du Casino dont ont connaît la haute compétence en matière de théâtre — comprendra une **causerie** de M. François Le Lionnais.

M. Le Lionnais se propose, après un exposé général sur l'esprit de notre revue, d'insister sur l'importance que les **Cahiers du Sud** ont toujours accordée au mouvement dramatique contemporain. A ce propos, il parlera particulièrement de notre ami et collaborateur Gaston Mouren dont la dernière œuvre : **Le Nouveau Jeu d'Adam et d'Eve**, vient d'obtenir — on le sait — le grand prix de littérature de Provence. Il fera une analyse de cette œuvre remarquable dont on donnera ensuite quelques scènes ; elles ne manqueront pas d'intéresser profondément le public choisi qui suit fidèlement ces réunions.

LES CAHIERS DU SUD
ET LA CRITIQUE



LES CAHIERS DU SUD, une des meilleures revues de ces dernières années, une des plus riches en talents et en idées...

EDMOND JALOUX
dans le *Journal de Genève*.

Une revue qui a sa doctrine littéraire, ses disciples et qui a révélé plus de poètes et d'écrivains étrangers que n'ont fait deux à trois de nos grandes revues réunies.

N. R. F.

Cette revue qui sert de porte-parole à une grande partie de la jeunesse littéraire Française et Belge.

FRANZ HELLENS
dans le *Soir* de Bruxelles.

LES CAHIERS DU SUD entrent dans leur vingt-neuvième année : belle carrière, qui fait d'une telle revue un des plus fermes témoignages sur notre temps.

On écrira un jour, le plus lointain possible, l'histoire des CAHIERS DU SUD, l'admirable revue qui depuis des années conserve son ardeur jeune et militante.

ARMAND GUIBERT
dans la *Tunisie Française Littéraire*.

Une revue qui a été dès ses premiers jours le lieu d'un monde de révélations.

YANETTE DELETANG-TARDIF.

Les évènements n'ont pas modifié cette revue qui poursuit son cycle bien particulier, comme avant la guerre : la meilleure preuve qu'elle était dans le vrai et qu'elle l'est maintenant plus encore.

MARC BARBEZAT
dans *Confluences*.

VINGT-NEUVIEME ANNÉE

Numéro N° 249